

Légendes de Corse

Orsoni Francette

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CONTES ET LÉGENDES

Légendes de Corse

Francette Orsoni

 Nathan

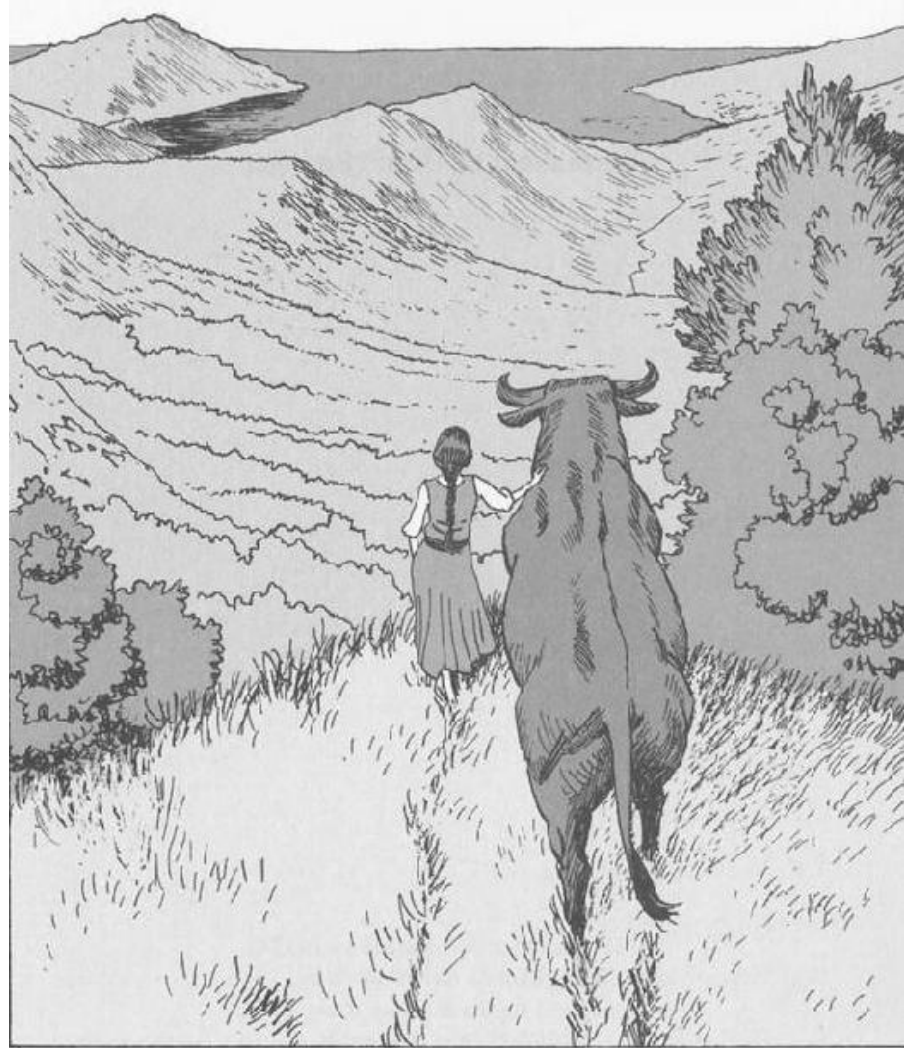
FRANCETTE ORSONI

CONTES ET LÉGENDES

LÉGENDES DE CORSE

*Illustrations de Benoît Springer
Éditions Nathan 2013*

À Ornella.
F.O.



I

LA BERGÈRE LIGURE

AU TEMPS D'AVANT LE TEMPS, lorsque la mer était moins profonde, elle reliait plus qu'elle ne séparait. Les hommes et les bêtes se déplaçaient tantôt en longeant les côtes, tantôt en s'aventurant vers le large chaque fois qu'une terre se profilait à l'horizon. Les haltes se faisaient sur les îles.

En Méditerranée, au milieu du golfe de Gênes, c'est souvent qu'ils trouvaient la Corse sur leur route.

Au cours des siècles, elle a été maintes fois abordée, traversée, occupée. Au gré des envahisseurs, elle a même changé de nom ! Les Grecs, qui furent de grands navigateurs, venaient y chercher des mâts pour leurs navires. Ce sont eux qui les premiers l'ont nommée *Kurnos*, « celle qui est couverte de forêts », puis *Kallisté*, « la plus belle ».

Plus tard, les Romains lui attribuèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Voici l'histoire qu'ils racontèrent...

Sur la côte italienne, en Ligurie, il y avait une bergère nommée *Corsa* qui menait paître un grand troupeau de vaches. Chaque jour, ses bêtes accomplissaient leur marche lente et silencieuse le long de cette étroite plaine bordée par la mer Tyrrhénienne. Mais le soir, en comptant ses vaches, la bergère constatait souvent qu'un de ses taureaux manquait. Et ses absences se répétaient !

Quand enfin il était de retour, elle remarquait avec satisfaction qu'il était devenu plus gras, plus beau. Sa robe d'un brun terne se parait d'une sorte de brillance, et par endroits elle se marbrait de reflets fauves.

Corsa avait beau redoubler de vigilance, elle ne réussissait ni à trouver le chemin par lequel le taureau s'échappait, ni à déterminer à quel moment et à quel endroit il réapparaissait. Elle se disait : « Cet animal est devenu magnifique et vigoureux ! Où peuvent bien se trouver les pâturages qui lui profitent autant ? »

Alors elle se mit à le surveiller. Elle le soupçonnait d'aller, à la nage, brouter une herbe grasse sur la terre voisine, où aucun Ligurien ne s'était jamais risqué par crainte d'avoir à affronter des habitants armés ou quelque conquérant belliqueux installé sur les côtes.

La bergère aussi rêvait à de nouveaux parcours ! Mais, prudente, elle réfléchissait : « Je dois d'abord savoir si mon beau taureau se rend vraiment là-bas ! » Elle dut user de ruse, car l'animal était malin : il avait l'art de disparaître dans la direction opposée à celle qu'il feignait d'emprunter.

Or, un jour, elle le surprit au moment où il pénétrait dans la mer. Elle le vit disparaître et resurgir plus loin. Elle ne quitta pas des yeux ses belles cornes blanches qui brillaient au-dessus de la surface bleue. Elle constata alors que son taureau se dirigeait tout droit vers l'autre rivage. La bergère se fit cette promesse : « À sa prochaine escapade, je l'accompagnerai ! »

À partir de ce jour, elle décida d'être plus proche de l'animal. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle lui caressait le poitrail, elle lui grattait le front entre les cornes, elle l'embrassait sur le museau, et surtout elle l'habitua à se laisser chevaucher.

C'est ainsi que, par une belle matinée de printemps où le livante soufflait vers la terre d'en face, Corsa entra dans les flots avec sa monture. Elle lui tapa fermement la croupe et se fit mener. Porté par les vagues et poussé par la force du vent, le vigoureux taureau nagea jusqu'à cette herbe tendre et savoureuse.

En arrivant sur la terre ferme, l'animal reprit son souffle et donna libre cours à son penchant gourmand, pendant que la bergère explorait prudemment les environs immédiats.

Corsa fut émerveillée par l'abondance de la végétation, l'étendue des forêts et la couleur des rochers. Elle fut ravie d'entendre autant d'oiseaux et de sources chanter. Puis elle s'enhardit à suivre le sentier que son taureau avait tracé et grimpa jusqu'au sommet le plus proche. De là elle découvrit une enfilade de montagnes et de vallées verdoyantes et, plus loin encore, la mer !

Au retour, pour vanter les mérites de cette terre, elle raconta tout ce qu'elle avait vu. Les bergers comprirent qu'ils profiteraient de meilleurs pâturages et de longs parcours pour leurs troupeaux errants ; les pêcheurs se réjouirent de découvrir une île avec d'innombrables criques et du bois à profusion pour fabriquer leurs barques ; quant aux chasseurs, ils rêvaient déjà de se perdre dans un haut maquis touffu, à la poursuite des cerfs, des mouflons, des sangliers, des lièvres, des merles ou des perdreaux...

C'est ainsi que des gens venus de Ligurie s'installèrent dans le nord de l'île pour n'en plus repartir. Et c'est en hommage à Corsa, l'intuitive et courageuse bergère, que cette terre fut nommée *Corsica*.





II

LES JOURS PRÊTÉS

AUTREFOIS, les hommes observaient le ciel et ils savaient prédire le temps.

Un nuage rose à l'ouest ? Un nuage gris à l'est ? Un ciel pommelé en plein été ? Un halo autour de la lune ? Autant de signes qu'ils pouvaient interpréter.

Il y avait cependant un mois avec lequel ils ne savaient jamais sur quel pied danser, c'était le mois de mars.

En Corse, on dit qu'il a sept casquettes tellement il est imprévisible et changeant ! Impossible de deviner avec laquelle de ses sept casquettes il va se présenter...

Or, une année, Mars en a eu assez d'être critiqué. Il a envoyé juste ce qu'il fallait de soleil et d'humidité. L'herbe poussait, les agneaux profitaient, et les brebis n'avaient jamais donné autant de lait.

Ce mois, que personne n'appréciait, espérait quelque compliment, quelque remerciement. Mais alors qu'il était sur le point de s'en aller – il en était à son trentième jour –, un berger ingrat lui composa ce mauvais couplet :

*Mars, je ne te crains pas, tu n'es qu'un pouilleux !
Mes agneaux sont gras, mes fromages crémeux
Tous mes brocci hauts comme des rochers !
Tu peux t'en aller, j'ai de quoi manger !*

C'en fut trop pour Mars ! Il chercha le moyen de se venger. Une telle ingratitude méritait bien plus qu'une forte averse ou une bourrasque de giboulées.

Mais il ne lui restait qu'un seul jour, le trente et unième ! Alors il alla trouver Avril qui s'appêtait à faire son entrée. Il lui fit cette demande :

— Avril, gentil frère préféré,
As-tu deux jours à me prêter ?
Je n'en ai qu'un pour me venger
De ce faux jeton de berger !

Avril accepta, mais comme il tenait à sa bonne réputation, il lui

répondit :

— Je t'en donne un, deux, même trois,
Mais le premier jour est pour moi.

Le berger ne se doutait pas de ce qui se tramait contre lui.

Il souffla dans sa flûte pour rassembler son troupeau, il décrocha sa musette, enfila une veste de velours, posa sur ses épaules son *pilone* – une lourde cape qui pouvait servir de tente – et, tout guilleret, il se mit en chemin.

Il n'avait qu'une hâte : changer d'horizon, rencontrer d'autres gens...

Tout au long de la seule journée qu'il lui restait, Mars se démena comme un diable pour faire revenir les nuages noirs qu'il avait tenus éloignés durant trente jours. Il se contenta de les rapprocher, car le lendemain il devait céder sa place au mois d'avril.

Comme prévu, Avril fit son entrée, salué par le soleil qui resplendissait au milieu d'un ciel bleu sans nuages. Au bord des sentiers, les orchidées sauvages pointaient leur nez, les asphodèles se dressaient comme des baguettes étoilées. Dans les arbres, les oiseaux rivalisaient de trilles et de gazouillis.

Le berger, aussi, chantait, tout heureux de croire le printemps bien installé.

Mais le jour suivant, comme promis, Avril céda sa place à Mars.

Pluie, neige et vent arrivèrent sur le pays. Des grêlons, aussi gros que des œufs de pigeon, se mirent à pleuvoir sur le troupeau. Les agnelles refusaient d'avancer et les brebis ne voulaient pas les abandonner. Le bélier les conduisit dans le creux d'un ravin, en contrebas du sentier, où elles se mirent en cercle, blotties les unes contre les autres.

Le berger aussi comprit qu'il valait mieux qu'il renonce à son ascension.

Il s'accroupit, un pied sur une pierre, un pied sur une autre, et il attendit l'accalmie, avec la dernière-née des agnelles coincée sous son bras...

La tempête dura trois jours et trois nuits. Et le troupeau ne s'en releva pas ! Aucune bête n'en réchappa.

Le berger, lui, était transi jusqu'aux os, mais il était encore en vie, grâce à son *pilone* qui lui avait servi d'abri, et grâce au pain et au fromage qu'il avait mis dans sa musette.

Lorsque, enfin, le ciel s'éclaircit, il constata avec étonnement qu'il se trouvait seulement à quelques centaines de pas de sa *casetta*, une maisonnette située sur le chemin de l'estive, et que le brouillard de neige avait rendue complètement invisible !

Il eut le courage de marcher jusqu'à son refuge et d'y allumer un

feu. Le bois mouillé dégageait tellement de fumée qu'un voyageur perdu dans la tempête la repéra et vint demander l'hospitalité.

Le berger accueillit cet homme titubant de fatigue, maigre et trempé comme une soupe, à peine enveloppé dans la moitié d'un manteau.

Il le laissa se réchauffer, puis il lui dit :

— Faisons-nous rôtir cette pauvre agnelle, ce n'est pas avec elle que je vais refaire mon troupeau !

L'inconnu parut étonné :

— Comment ça ? Et qu'est devenu ton troupeau ?

Le berger soupira :

— Ah ! Mes bêtes sont toutes mortes de froid. C'est entièrement de ma faute si je les ai perdues. Je n'aurais jamais dû insulter le mois de mars. Il s'est sûrement vengé !

Le voyageur resta silencieux. Il avait très faim. Mais le lendemain, avant de se remettre en route, il demanda à voir le troupeau.

Le berger le mena près du ravin pour lui prouver qu'il disait vrai et, les larmes aux yeux, il désigna un amas rocailleux :

— Tu vois, ces pierres grises, blanches et noires, eh bien, ce sont tous mes moutons, mes brebis, mes petits agneaux !

Alors, le voyageur étendit la main dans la direction du troupeau et dit :

— Que les os deviennent moutons,

Que les osselets soient des agnelets.

Ce qui n'était qu'un tas de pierres grises, blanches et noires se mit à remuer, à avancer, à bêler...

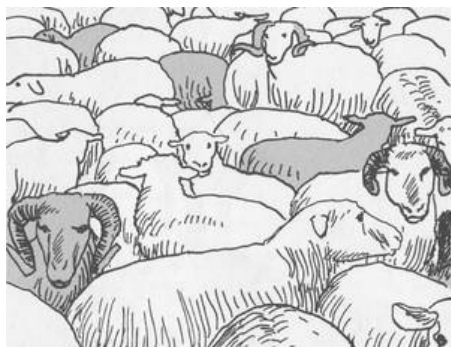
Le berger, stupéfait, émerveillé, n'en croyait pas ses yeux : toutes ses bêtes accouraient vers lui ! Il se mit à les compter. Il n'en manquait pas une !

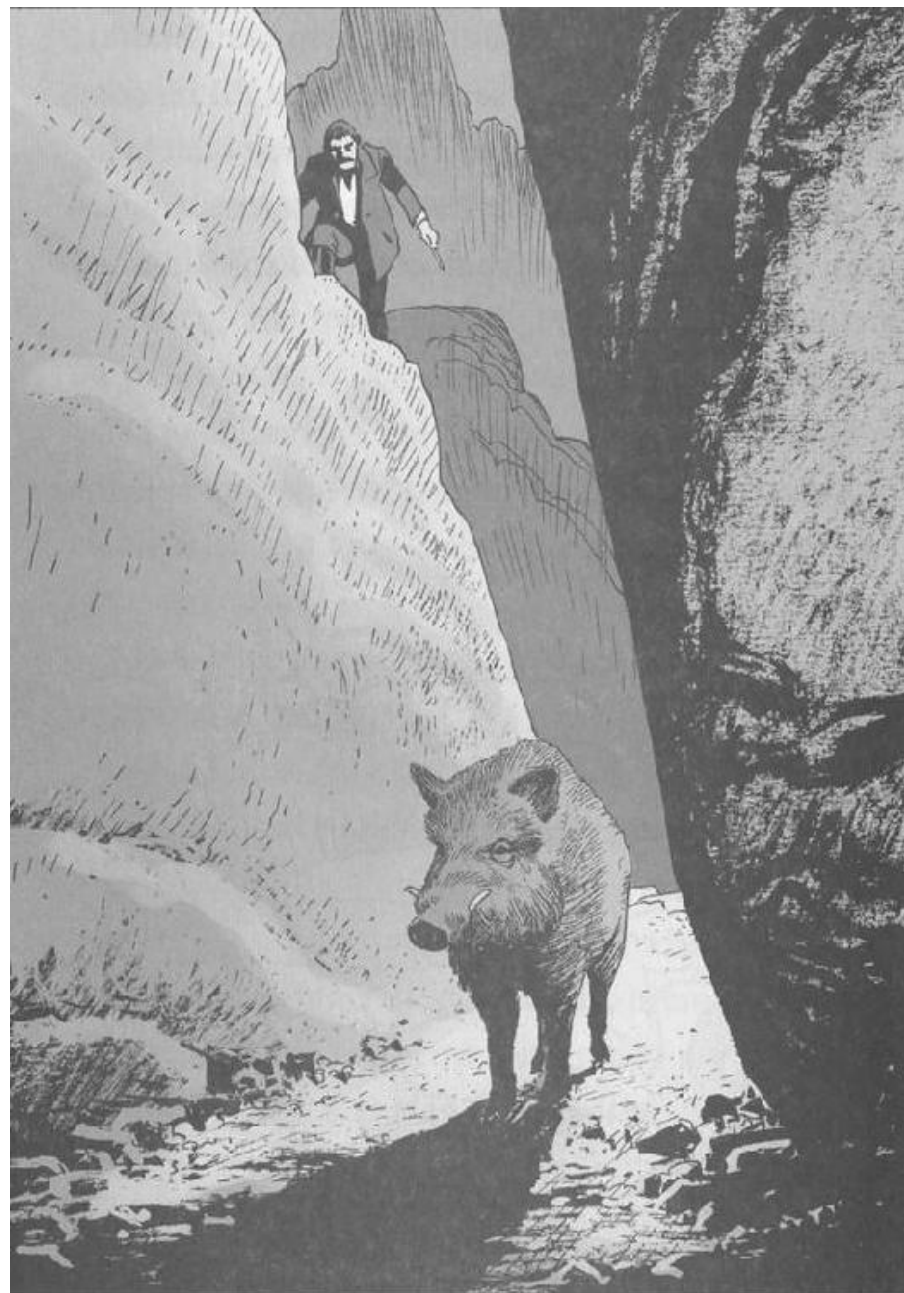
Puis il se tourna vers le voyageur pour le remercier, mais l'homme avait disparu...

Certains disent que cet homme qui portait seulement la moitié d'un manteau était bel et bien saint Martin, car il n'hésitait jamais à secourir ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Ce miracle lui ressemblait bien.

D'autres racontent que les bêtes étaient simplement gelées, mortes de froid, et que le soleil d'avril les avait ranimées...

Toujours est-il qu'aujourd'hui encore, dans l'île, on redoute les premiers jours d'avril, qu'on appelle *i pristaticci* – les jours prêtés.





III

LE COMTE PAZZU

ÉTAIT-IL LE DESCENDANT des puissants comtes de Cinarca dont la domination s'étendait sur une bonne partie de la Corse ou appartenait-il à une des illustres familles de cette région de l'Alta Rocca, nommée la Terre des seigneurs(1) ?

Nul ne le sait. Car cet homme, célèbre pour son comportement bizarre et insensé, a seulement laissé un surnom. On l'appelait le *conti Pazzu*, le comte fou, parce qu'il faisait tout le contraire des autres.

Depuis toujours, les bergers se déplaçaient, l'été vers la montagne, et l'hiver vers la mer.

Et lui, tandis que les bêtes et les gens fuyaient les fortes chaleurs estivales et partaient vers les sommets, il restait près des côtes, ignorant la malaria(2) et ses fièvres mortelles.

Et lorsque, sans attendre le froid, tous redescendaient goûter la douceur des plaines du bord de mer, il montait passer l'hiver dans son château, près du col de la *Vacca Morta*, en compagnie de ses hommes.

Comme eux, il pratiquait la chasse avec frénésie, ou bien il passait des heures, tout seul, assis sur un énorme rocher de granit qui lui servait de trône. C'est de cette manière qu'il prétendait rendre la justice et régner sur ceux d'en bas !

Mais un jour d'hiver où le ciel était gris et lourd, le comte Pazzu s'est mis à réfléchir : « Pour régner, je dois tout prévoir, donc je dois connaître mon avenir ! »

Il a réuni ses hommes et leur a dit :

— Allez me chercher le meilleur devin !

Dans le pays, nombreux étaient celles et ceux qui pratiquaient l'art de la divination, de diverses manières.

Certaines femmes lisaient sur la coquille d'un œuf les événements marquants. Mais aucune d'elles n'était assez folle pour vivre dans la montagne en hiver ! Alors on fit appel au *spallistu*, un homme qui savait lire l'avenir dans l'épaule d'un mouton. Lui aussi demeurerait dans la plaine durant l'hiver, mais comme il était berger et qu'il menait ses bêtes sur les terres du comte Pazzu, il ne put refuser de se déplacer.

Il arriva à la nuit tombée, avec un mouton posé sur ses épaules. Après l'avoir tué, il entreprit la « lecture de l'omoplate ». Sur le plat de l'os, il désigna les zones correspondant à la plaine, et sur les arêtes, il délimita les versants et le sommet.

Puis il se concentra sur le moindre signe, le moindre relief, la plus légère dépression. Brusquement il posa l'index sur une trace de sang épais et noir autour d'une bosse irrégulière.

Il se tourna vers le comte Pazzu et lui dit sans ménagement :

— Tu mourras à cause du sanglier des *tre streghe* !

E tre streghe ? C'étaient les trois sorcières !

C'est ainsi que l'on désignait trois vieilles femmes qui habitaient en permanence la même montagne, au-dessus du château mais à une bonne distance. Leur territoire se trouvait dans la partie la plus sauvage et la plus chaotique, une zone où la végétation se faisait si rare que même les mouflons, les aigles gypaètes et les éperviers avaient fui.

L'une, surnommée la *Barbuta*, était simplement barbu.

L'autre, la *Curbulina*, ressemblait à un corbeau, avec ses cheveux raides et bien trop noirs pour son âge. Ceux qui l'avaient vue boitiller sur les pentes escarpées avec sa *faldetta* – sa septième jupe – relevée par-derrière la tête assuraient qu'elle pouvait voler.

Quant à la troisième, la *Caracuta*, la vieille petit houx, elle avait sur le visage trois grosses verrues rouges surmontées d'un poil piquant et elle habitait dans un renfoncement semblable à une tanière, sur le versant à l'ombre, où se plaisait le houx !

Mais il ne suffit pas d'être vieille et laide pour être sorcière ! On suspectait et on craignait ces trois femmes à cause des relations qu'elles entretenaient avec un sanglier. L'animal n'était pas un marcassin, ni un banal sanglier, mais un vieux sanglier noir, que même les chasseurs les plus expérimentés n'avaient jamais réussi à abattre. Ils le comparaient à un monstre fabuleux, le Basilic au regard terrifiant et mortel ! Et tous se demandaient comment ces trois femmes pouvaient soutenir le regard du sanglier et rechercher sa compagnie.

Car les hommes qui avaient traqué et suivi la bête connaissaient ses habitudes. Ils savaient que chaque matin le sanglier prenait son petit déjeuner chez la Barbuta, qu'à midi il déjeunait chez la Curbulina et que le soir il franchissait le col pour souper et dormir chez la Caracuta.

Alors, lorsque le comte Pazzu entendit qu'il mourrait à cause du sanglier des trois sorcières, il prit la prédiction au sérieux.

Il se tourna vers Ghjacumu, son plus fidèle compagnon, reconnu par

tous comme le plus fin, le plus rusé, le plus expérimenté et le plus courageux des chasseurs. Sans un mot, d'un simple coup d'œil, le seigneur lui fit comprendre qu'il devait sur-le-champ « s'occuper » de ce sanglier de malheur !

Avant les premières lueurs de l'aube, Ghjacumu se mit en route.

Il voyagea tout le jour, par le chemin des crêtes. Il marcha à contre-vent afin de ne pas alerter l'animal réputé pour son flair infailible. Au coucher du soleil, il était arrivé au col, là où le sanglier devait obligatoirement passer pour se rendre chez la Caracuta.

Il se posta un peu au-dessus, puis il se dissimula derrière un épais massif de genévrier rampant. Et il attendit. Au moment précis où la bête s'engageait à l'endroit le plus étroit du passage, il bondit et lui planta dans le poitrail son stylet, un poignard court avec une lame très effilée. Et le cœur fut touché !

On n'entendit aucun cri, juste un râle étouffé, puissant et prolongé.

Ghjacumu s'assura d'abord que rien aux alentours n'avait frémi. Ensuite il traîna l'animal jusqu'au fond d'une vaste grotte qu'il avait repérée en contrebas, à quelques pas de là. Une fois à l'abri, il fit ce que tous les grands chasseurs savaient faire pour se réapproprier la force et le courage de l'animal : il lui ouvrit le corps, et lui préleva le cœur et le foie !

Sa besogne terminée, il ramassa trois pommes de pin, une brassée de bruyère sèche, du gros bois de châtaignier mort et il alluma devant l'entrée de la grotte un grand feu crépitant et clair. Puis, au bout d'une branche d'arbousier⁽³⁾ qu'il aiguisa, il fit griller quelques morceaux de la précieuse viande.

Bien calé contre la paroi de la grotte, assis sur une pierre, près de l'entrée, Ghjacumu savourait son repas et sa victoire. Il s'émerveillait du festival de couleurs que lui offrait ce coucher de soleil hivernal, avec derrière lui les sommets enneigés et face à lui, à l'horizon, la mer comme un lac immense au pied des montagnes. Et par-dessus tout, il appréciait la bonne chaleur dégagée par la braise.

Mais non loin de là, il y en avait une qui était sur des charbons ardents : c'était la Caracuta ! La nuit tombait, son sanglier tardait à rentrer et elle était folle d'inquiétude. Alors, sans attendre davantage, elle grimpa par l'étroit sentier qui menait au col.

D'en haut, elle interpella la Curbulina, sa commère la plus proche, qui habitait en contrebas sur l'autre versant, dans un vaste abri sous roche bien aménagé :

— *O cumà ?* Le sanglier n'est pas encore arrivé ! C'est toi qui l'as retenu ? Tu l'as sûrement gardé !

La Curbulina, furieuse, lui répondit :

— Hé ! ça fait un bon moment qu'il est parti d'ici ! Plutôt que de m'accuser, tu ferais mieux de t'inquiéter !

La Caracuta s'immobilisa, un instant, sur la montagne. Puis elle releva la tête, la tourna dans tous les sens, ouvrit grand ses narines pour renifler et se mit à inspirer profondément à plusieurs reprises. Comme à cette heure-là le vent venait de s'inverser, il ramenait vers elle des effluves de viande grillée. Elle reconnut l'odeur du sanglier !

Affolée, elle se mit à bondir par-dessus les buissons de genêts piquants, puis à dévaler la pente, mais dans la direction opposée aux habitations de ses commères. Guidée par l'odeur, elle se retrouva rapidement devant la grotte où Ghjacumu achevait tranquillement de déguster sa brochette de viande parfumée à l'arba barona – un thym de montagne délicatement citronné.

Le grand chasseur était en compagnie de son chien, Carnavahju, un animal qui n'aboyait que lorsque cela était nécessaire.

La Caracuta voulait voir ce qu'il y avait au fond de cette grotte. Pour tromper la vigilance de cet homme qui, avec son feu, lui en interdisait l'accès, elle entama la conversation :

— Je ne t'ai jamais vu par ici ! Il n'y a pas grand monde qui vient dans cet endroit perdu. Tu vas te faire surprendre par la nuit.

Avant d'ajouter brusquement :

— Et comment t'appelles-tu ?

Ghjacumu, sans se troubler, répondit seulement à la dernière question :

— Je m'appelle *Me stessu* !

Elle parut surprise. Elle se mit à marmonner :

— Moi-même ? Moi-même ! Hum bé... c'est un drôle de nom !

Persuadée que l'homme ne se méfiait pas, et plus que jamais décidée à pénétrer dans la grotte, la Caracuta s'approcha du chien qui gardait l'entrée. Elle fit semblant de le caresser, puis s'arracha un long cheveu pour l'attacher au cou de l'animal, en répétant trois fois :

— *Capeddu, fateti catena* ! Cheveu, deviens chaîne ! Mais Ghjacumu comprit ses manigances. Il donna un ordre bref au chien qui bondit sur la Caracuta et lui mordit le poignet. Elle s'enfuit en hurlant comme une bête blessée. Elle criait, elle criait tel un sanglier...

Ses commères, inquiètes, aux aguets, l'entendirent. Prêtes à lui venir en aide, elles l'appelèrent :

— Qui te frappe ? Quelqu'un te veut du mal ?

Mais la Caracuta, croyant désigner Ghjacumu, ne savait que répondre :

— *Hè me stessu* ! C'est moi-même ! C'est moi-même ! Et elle se sauva dans la nuit qui s'annonçait glaciale.

Elle repassa le col et alla se réfugier dans sa tanière.

La Barbuta et la Curbulina, qui étaient voisines, rentrèrent chacune dans leur grotte, en ne se privant pas de commentaires :

— Ah ah ! La pauvre, elle perd vraiment la tête !

— Elle devient folle ! Ce pauvre sanglier n'a même plus le droit d'aller faire un petit tour...

Ghjacumu attendit que le silence revienne... Puis il chargea la bête sur ses épaules et repartit comme il était venu, par le chemin des crêtes. Il marcha toute la nuit, en compagnie d'une lune splendide et complice.

Le lendemain, lorsqu'il arriva devant le château, le soleil était déjà haut et l'ombre était sous ses pieds. Le comte Pazzu, au comble de l'angoisse, l'attendait sur son trône de pierre.

Lorsqu'il aperçut la silhouette de Ghjacumu et qu'il distingua le sanglier en travers de ses larges épaules, il se sentit transporté. Et lorsque le diabolique sanglier noir fut renversé à ses pieds, il ne sut comment contenir la joie mauvaise qui l'agitait. D'une voix rauque et tremblante, il parla au sanglier :

— Tu vois dans quel état tu t'es mis ! Tu es beau maintenant ! Et c'est toi qui voulais ma mort ? Ah ! tu croyais qu'on pouvait m'abattre comme ça ? Eh bien, voilà le sort qui est réservé à celui qui ose s'attaquer au comte Pazzu !

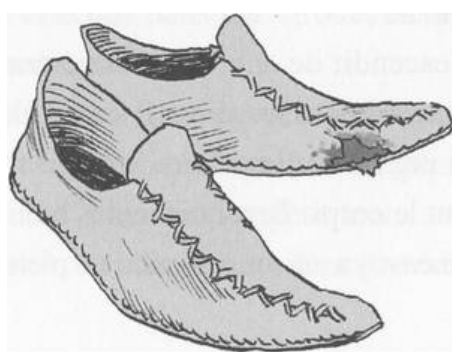
Puis il descendit de son trône et se pencha pour regarder l'animal dans les yeux. Il se mit alors à ricaner, envahi par un drôle de rire, un rire fou qui lui secouait tout le corps. Brusquement il recula, prit de l'élan, et lui envoya un coup de pied en pleine gueule.

Son pied droit alla se planter dans une des défenses du sanglier, aussi pointue qu'un stylet !

En ce temps-là, même les seigneurs portaient des chaussures confectionnées avec d'épaisses peaux de mouton ou de sanglier, grossièrement cousues. Le comte Pazzu qui faisait tout à l'envers portait, quelle que fût la circonstance, des chaussures élégantes et blanches, qu'il faisait tailler dans de fines peaux de chevreau ou d'agnelet. L'os fut touché, la plaie s'envenima, et trois jours plus tard le comte Pazzu mourut, à cause du sanglier des *tre streghe*...

Alors Ghjacumu, qui était un grand chasseur mais aussi un improvisateur, composa ce couplet :

*Te souviens-tu de l'histoire de ce fou
et des trois sorcières qui avaient à leur repas
un sanglier qui même mort tua le comte fou ?*





IV

LA FÉE DU RIZZANESE

SUR L'ÎLE, on raconte que d'étranges femmes vivaient dans l'eau. L'été, dans la fraîcheur des lacs et des rivières, et l'hiver, dans les sources chaudes de Caldane.

À cause de leur irréalité beauté, on disait d'elles qu'elles étaient des fées. Elles avaient dans les yeux la transparence de l'eau des sommets, dans les cheveux, l'éclat du soleil, et sur la peau, la pâleur soyeuse des lys de rivière. On disait aussi qu'elles détenaient tous les secrets de la nature. Alors chaque berger rêvait d'en épouser une car elles avaient le pouvoir d'assurer leur fortune. Mais elles ne se laissaient pas approcher...

L'une d'elles s'était installée dans une grotte au bord du Rizzanese, une rivière sauvage aux allures de torrent, qui s'apaisait en retrouvant la mer.

C'était une jeune fée rêveuse et solitaire. La journée, elle disparaissait au milieu des eaux vertes et profondes. Mais le soir, on pouvait la voir se prélasser au creux d'une vasque claire. Et elle y demeurait jusqu'à ce que le soleil plonge dans le golfe du Valincu.

Un soir, Paulu, qui était chevrier à Olmiccia, un petit village de la haute vallée, vint près du torrent pour rechercher une de ses chèvres. Il aperçut une silhouette menue, inondée de lumière. Il sut qu'il avait vu la fée !

Le lendemain, il revint. Elle était assise sur une pierre plate et lisse, au milieu du lit de la rivière. Caché derrière un bouquet de saules, il put tranquillement la contempler car elle était occupée à faire jouer ses cheveux avec le soleil et le vent. Le moindre de ses gestes exprimait la grâce et la beauté. Et il tomba amoureux fou de cette femme-fée. Mais il se demandait : « Comment faire pour l'approcher ? »

Il commença par s'installer près du torrent dans une *casetta* à l'abandon, qu'il aménagea. Chaque jour il menait son troupeau le long

des berges humides et verdoyantes. Espérant la voir, ne fût-ce que de brefs instants, il s'attardait là après le coucher du soleil.

Pour elle, il se mit à composer des chants.

Il s'accompagnait tantôt d'une guimbarde, tantôt d'une flûte qu'il avait fabriquée dans un roseau. Et lorsqu'il savait la fée dans sa grotte, il chantait en modulant la voix pour imiter le doux murmure de l'eau sur la pierre et le gémissement du vent dans les arbres. Un jour où la fée était assise près de la berge, il s'approcha et il réussit à saisir sa longue chevelure dorée.

En ce temps-là, l'homme qui posait la main sur les cheveux d'une femme en devenait le maître. Pour effacer un tel affront, il était contraint de l'épouser. Tout le monde connaissait cette loi, même les fées ! Mais celle-là se débattit. Elle discuta, elle supplia, elle dit :

— Laisse-moi la liberté ! Je promets que ta fortune sera assurée. Je t'apprendrai à retrouver le chemin de sources perdues, je te révélerai les endroits secrets où poussent les plantes qui te soigneront toi et tes bêtes, je te mènerai au cœur de la montagne où se trouve *a petra quatrata*, la pierre carrée qui efface la fatigue des longues marches dans le maquis...

Paulu souhaitait seulement qu'elle devienne sa femme et la mère de ses enfants. Aussi il ne céda pas, et elle fut forcée de le suivre. Mais elle posa ses conditions :

— Tu ne devras jamais voir mon épaule nue, ni essayer de savoir ce que je fais lorsque je suis hors de ta vue ! Si cela se produisait, je disparaîtrais, et tu perdrais ton nom !

Paulu accepta, car il désirait plus que tout qu'elle lui donne des enfants, et si possible des garçons !

Et une nouvelle vie commença.

Pour la fée, il construisit une cabane qu'il tapissa de mousse. À l'entrée, il planta simplement trois roseaux en guise de porte.

Le temps passa...

La fée allait régulièrement à la rivière pour y retrouver ses compagnes aux heures des repas. Au retour elle semblait triste. Elle se retirait et s'isolait longuement pour coiffer sa longue chevelure. Paulu eut alors l'idée de lui offrir un large peigne, sculpté dans un morceau de buis en forme de croissant de lune, sur lequel il avait gravé trois motifs étoilés.

La fée donna à Paulu trois filles et trois garçons dont elle s'occupait avec amour. Mais elle disparaissait toujours aux heures des repas sans jamais expliquer les raisons de ses absences. Alors, Paulu songea aux étranges paroles qu'elle avait prononcées : « Qu'a-t-elle voulu dire ? Que peut-elle avoir de si particulier, cette épaule ? Sans doute a-t-elle

tout inventé, pour se venger, simplement parce que je l'ai un peu forcée ! » La question finit par tellement l'obséder que, pour retrouver un peu de sérénité, il se dit : « Afin de ne plus y penser, il faut que je sache et que je voie. Après tout, c'est ma femme, j'ai le droit de savoir, j'ai le droit de tout savoir ! Et je saurai ! »

C'est ainsi qu'il décida de remplacer par une véritable porte les trois roseaux qu'il avait dressés à l'entrée de la cabane. Il coupa, puis fendit un châtaignier. Il le débita en planches qu'il mit à tremper dans le courant de la rivière, puis à sécher, au soleil, sur les rochers. Au moment de les assembler, il choisit de placer, au centre de la porte, une planche avec un nœud – un nœud de la taille d'un œil – que l'on pouvait ôter et remettre.

Et il attendit un soir de pleine lune.

Ces soirs-là, la fée accordait davantage d'attention à ses très longs cheveux qu'elle coiffait avec le large peigne que Paulu lui avait offert.

Sans bruit, Paulu s'approcha de la porte. Il ôta d'abord le nœud de la planche du milieu puis il y colla son œil. La fée avait ramené sa magnifique chevelure d'un seul côté. Alors il découvrit son épaule nue ! Il y vit un trou d'ombre ! Comme il ne pouvait en détacher son regard, il distingua des pierres, des ossements peut-être.

La fée devina sa présence et lui dit avec des sanglots dans la voix :

— Tu n'as pas tenu ta parole, tu n'as pas respecté mon secret ! Tu as voulu voir ? Tu as voulu tout savoir ? Tu nous as perdus et tu as tout perdu !

Le lendemain, elle avait disparu. Elle avait emmené ses filles avec elle, mais lui avait laissé les garçons.

Aussitôt, Paulu courut vers la grotte pour chercher sa femme, en vain. Il explora les berges de la rivière, sans la trouver. À plusieurs reprises, il en remonta le cours jusqu'aux sources de Caldane, sans plus de succès.

Parfois, derrière une cascade ou dans l'ombre d'un rocher, il croyait apercevoir sa femme, sa fée, mais il avait seulement rêvé !

Et jamais il ne la revit.

Dans la vallée du Rizzanese, on dit que le nom de Paulu cessa d'être transmis après la septième génération.

On dit aussi que les chants qu'il avait inventés pour cette femme-fée sont encore chantés...



V

LA SPUSATA

AU-DESSUS DU BEAU VILLAGE DE VICU, au cœur de la Cinarca, se dresse une montagne aux contours singuliers qui accroche le regard.

Il y a très longtemps une bergère vivait là, dans le hameau de Nessa, à l'écart du village. Elle s'appelait Maria et elle habitait avec sa mère dans la plus misérable des maisons, une *casetta* perdue au milieu de la châtaigneraie. Le père, emporté par les fièvres, avait laissé à sa femme Saveria un modeste troupeau de chèvres, que Maria conduisait chaque matin dans le maquis.

Été comme hiver, la jeune fille allait pieds nus, toujours vêtue d'une ample jupe noire et d'un caraco gris, avec sur les épaules un grand châle de laine écrue. Et lorsqu'elle traversait le village, tous n'avaient d'yeux que pour sa démarche souple, sa taille bien prise et ses magnifiques cheveux noirs lâchés au vent. Maria marchait fièrement car elle savait qu'elle possédait ce que les plus riches ne pouvaient s'offrir – la beauté ! Les *signore* et *signorine*, épouses et filles de riches seigneurs, avaient beau être vêtues de velours et de brocart de soie, elles ne pouvaient rivaliser avec elle. Et lui enviaient son port de reine.

Mais Maria gardait toujours cette froideur hautaine, même avec sa mère. Lorsqu'elle rentrait le soir, elle ne lui adressait aucune parole douce. La pauvre Saveria, usée par la cueillette des châtaignes et le transport de fagots trop lourds pour sa tête, avait dû cesser de laver le linge des autres. Sans ce maigre revenu, les repas d'hiver se réduisaient à un morceau de pain et de fromage agrémenté de quelques figes sèches, ou le plus souvent à une *polenta* de farine de châtaignes accompagnée de *brocciu* frais. Sans prêter attention aux efforts que sa mère devait faire pour entretenir la maison, aller chercher l'eau et le bois nécessaires à la cuisson du repas, Maria laissait souvent éclater sa mauvaise humeur :

— Encore cette sempiternelle *farina castagnina* !

Puis elle se couchait sans exprimer le moindre regret, et le lendemain elle repartait au lever du jour avec son troupeau.

Il en était ainsi tout au long de l'hiver.

Un jour, le seigneur Guidu di Cinarca, qui possédait un château dans la vallée voisine, vint visiter ses terres. En passant à cheval à travers le maquis, il aperçut Maria avec ses chèvres, au milieu des genêts et des bruyères en fleurs. Il fut frappé par la pureté de ses traits et par sa beauté digne et austère qui lui donnait un air de *signora*. Sous le charme, il revint souvent dans la région chasser le mouflon, la perdrix, ou tirer sur un passage de pigeons. Toutes les occasions étaient bonnes pour la voir de plus près et pour lui parler.

Il ne tarda pas à lui demander de l'épouser :

— Plutôt que régner sur votre troupeau de chèvres, ne voudriez-vous pas devenir *signora* dans une famille qui règne sur presque toute la Corse ?

Elle se fit d'abord prier :

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de quitter cette vie sauvage et ma belle vallée.

Il lui répondit :

— Le jour de notre mariage, je vous offrirai un cheval, et vous pourrez me suivre à la chasse et revenir dans ce lieu. Si cela vous plaît.

Elle demanda à réfléchir et bien sûr elle finit par accepter... La date du mariage fut rapidement fixée.

Dans la région, et même au-delà, on ne parla plus que de l'incroyable alliance entre un seigneur de la grande maison de la Cinarca et la misérable bergère du hameau de Nessa !

Maria aurait dû rayonner de bonheur. Mais au contraire, elle ne cessait de tourmenter sa mère en lui reprochant leur pauvreté :

— Tu n'as pas su t'occuper de l'héritage de mon père. Et maintenant, quelle honte, je vais arriver les mains vides dans cette illustre famille !

La pauvre mère qui souffrait de cette accusation injuste cachait son chagrin. Même si elle redoutait de se retrouver seule, elle se réjouissait du destin de sa fille et elle essayait de la rassurer :

— Quel besoin as-tu de te préoccuper d'apporter des biens ? Ton époux en possède assez ! Tu dormiras dans des draps de lin finement brodés, tu porteras des chemises de nuit ornées de dentelles et tu auras plusieurs robes de velours avec des coiffes assorties.

Mais Maria l'interrompait aussitôt :

— Tu oublies de dire que j'aurais dû broder au moins deux chemises en lin avec mes initiales et posséder plusieurs paires de draps ajourés ! Au lieu de cela, j'ai passé mon temps à garder et à traire les chèvres !

Saveria tentait à nouveau de la calmer :

— C'est toi que Guidu di Cinarca a choisie pour être sa femme et

donner la vie à ses enfants. Cela devrait te remplir de bonheur !

Et Maria lui rétorquait durement :

— Sa mère et sa sœur passeront leur temps à m'humilier et il finira par les laisser dire ! Alors je veux leur montrer que j'ai mes propres affaires !

Et elle décida de rassembler tout ce qu'elle pourrait emporter : des pièces de laine tissées – même les plus grossières, fabriquées avec du poil de chèvre et de la laine de brebis –, la seule conque qui n'était pas ébréchée, la cruche en terre vernissée qui gardait l'eau si fraîche en été, toutes les cuillers en bois d'olivier, et même la louche en buis, que son pauvre père avait sculptée.

Lorsque le jour du mariage arriva, les gens des villages voisins se déplacèrent vers le hameau de Nessa pour voir l'impressionnante *calvacada*. Jamais ils n'avaient eu l'occasion d'admirer pareille escorte, composée d'hommes et de femmes à cheval si richement vêtus ! Jamais ils n'auraient pu imaginer qu'un jour un seigneur de Cinarca viendrait chercher sa future épouse sur le seuil d'une modeste *casetta* !

La jeune fille se hissa avec élégance sur la jument blanche caparaçonnée de velours pourpre que le seigneur avançait vers elle. Puis elle demanda d'une voix autoritaire que l'on n'oubliât pas ses affaires. Toujours sur le même ton, elle donna des ordres pour que l'on installât, sur une autre monture, la volumineuse corbeille en pousses de châtaignier dans laquelle elle avait entassé ses affaires.

La mère avait du mal à croire que sa fille puisse ainsi la dépouiller par orgueil, alors qu'elle partait vivre dans une maison où elle ne manquerait de rien... Mais, au fond d'elle-même, elle se réjouissait de savoir que Maria ne connaîtrait plus la misère.

Les adieux furent rapides, sans grande effusion.

Les villageois de Nessa et de Vicu tirèrent des coups de fusil en l'air en signe d'allégresse, tandis que le cortège se mettait à gravir la montagne, lentement, par le sentier raide.

Au moment de franchir le col et de basculer dans l'autre vallée, où se trouvait un des châteaux des comtes de Cinarca, Maria s'arrêta et afficha un air soucieux qui attira l'attention du seigneur :

— Qu'y a-t-il ? Quelque chose vous chagrine ? Un regret pour votre chère vallée ?

— Non ! dit Maria, j'ai oublié la *consula*, le racloir, et je voudrais le récupérer.

Guidu sourit :

— Le racloir ? Il y en a plus d'un au château et vous n'en aurez plus besoin ! Vous n'aurez pas à faire le pain !

Comme Maria insistait, craignant de la contrarier, il envoya un cavalier pour chercher le racloir.

Du seuil de la maisonnette, la mère, qui ne l'avait pas quitté des yeux, vit le cortège s'immobiliser. Elle distinguait sa fille sur sa jument blanche et le seigneur sur son cheval sombre. Et elle remarqua le cavalier qui se détachait et redescendait vers elle, à toute allure.

La pauvre femme ne put s'empêcher de penser : « Ma fille voudra me restituer quelque objet inutile pour elle, ou me faire dire ce qu'elle n'a pas su me dire... Elle se donne de grands airs, mais au fond, elle n'est pas si mauvaise, c'est la misère qui durcit parfois les cœurs ! »

Arrivé à quelques mètres de la maisonnette, le cavalier cria sans descendre de cheval :

— *A vostra figliola dumanda a consula !*

La pauvre femme répéta :

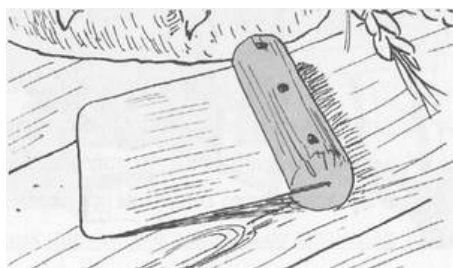
— La *consula* ? Ma fille demande le racloir ! Et moi, comment vais-je faire ? Comment vais-je récupérer la pâte qui restera collée sur le couvercle du pétrin lorsque je pétrirai le pain ? Cette fille n'a vraiment pas de cœur !

Alors, sans un geste, Saveria s'immobilisa sur le seuil de la porte. Puis elle redressa le buste et regarda fixement la montagne. Sur le ciel bleu sans nuages se découpait le cortège avec, à sa tête, la mariée.

Rassemblant toute l'énergie qui lui restait, la mère se mit à maudire cette fille au cœur de pierre, elle la maudit avec toute la force de son regard. Au même moment, au sommet, un orage d'une violence inouïe éclata. Le ciel s'obscurcit, des éclairs frappèrent : la mariée et tous les cavaliers furent instantanément transformés en pierre.

Si un jour vous passez par là, vous pouvez croire que la mer a chevauché les rivages et qu'elle a pris d'assaut la montagne, mais regardez bien, vous distinguerez des silhouettes à cheval... Regardez mieux encore, vous reconnaîtrez une mariée, qui porte sur le haut de sa tête un chignon surmonté d'un long voile.

Voilà pourquoi on appelle cette montagne au profil majestueux et tourmenté la *Spusata*, la Mariée.





VI

MISERIU

EN CORSE, on raconte que Jésus-Christ a parcouru les routes et les chemins, à dos d'âne, en compagnie de saint Paul. Ils sont passés par les montagnes, allant d'un village à l'autre pour semer la bonne parole.

Un jour où ils gravissent péniblement un sentier raide et caillouteux, saint Paul s'adresse à Jésus :

— Seigneur, Muvrone recule plus qu'il n'avance. Je crois que cet âne a besoin de nouveaux fers !

Jésus-Christ, plongé dans ses pensées, a bien d'autres préoccupations, mais il répond :

— Eh bien, arrêtons-nous au prochain village, il doit sûrement y avoir un forgeron.

— Ce n'est pas ce qui manque dans ce pays de muletiers. Seulement, j'ai entendu dire que nous allons rencontrer là un drôle d'oiseau ! Il s'appelle Miseriu et il paraît qu'il n'est jamais à prendre avec des pincettes, surtout en fin de journée. Mais avec le fer il réalise de véritables miracles !

— Tu lui diras que moi aussi je fais des miracles, et que s'il accepte de ferrer l'âne, j'exaucerai trois de ses vœux.

Lorsqu'ils arrivent devant la forge, c'est l'heure où la brume du soir descend de la forêt et enveloppe le village. Jésus s'assoit au pied d'un poirier, planté en bordure du chemin conduisant à la forge. Saint Paul va parler au forgeron, qui lui répond par des plaintes et des lamentations :

— Moi, je n'arrête pas de travailler et tout le monde me casse les pieds !

Saint Paul se dit : « Il est vraiment grincheux ce Miseriu ! » Mais il argumente :

— C'est l'âne de Jésus-Christ ! Si ce soir tu acceptes de le ferrer, tu n'auras plus à te plaindre. Il te suffit de formuler trois souhaits et ils se réaliseront ! Tu as bien des envies, des besoins ?

Le forgeron, l'air têtue et renfrogné, secoue la tête pour acquiescer :

— Justement ! Des besoins, j'en ai ! C'est à propos de mes voisins. Ils ne se gênent pas. Dès la première heure, ils entrent dans ma forge. Ils s'assoient sur ce banc, près du soufflet, et ils parlent, ils parlent, pendant que moi, je travaille ! Je n'entends même plus le fer chanter sur l'enclume ! Et c'est insupportable ! Alors, primo, je demande que celui qui vient s'asseoir sur ce banc y reste, lorsque je dis "*Appiccati*, colle-toi". Et que cela cesse sur mon ordre, d'un simple geste.

« Et puis il y a mon tabac ! Je le range, comme tout le monde, dans un petit sac en peau de chat. J'y mets ma provision pour la semaine. Mais voilà, ils le savent et ils se servent ! Ils fourrent leur main, prennent à pleine poignée. En un rien de temps, tout mon tabac part en fumée. Alors, secundo, je demande que celui qui aspire une bouffée se mette à éternuer, à suffoquer lorsque je dis "*Appiccati*". Et que cela cesse uniquement sur mon ordre, d'un simple geste !

— Attends ! Attends ! dit saint Paul. Il ne te reste plus qu'un vœu à formuler ! Réfléchis à ce qui a vraiment du prix, de la valeur pour toi...

Miseriu esquisse un demi-sourire. Il prend un air inspiré :

— Du prix et de la valeur ? Eh bien, pour moi, c'est le poirier que mon arrière-grand-père a planté. Il donne de délicieuses petites poires tellement fondantes et juteuses... Et dire que je ne peux même pas en goûter une ! D'abord il y a les oiseaux qui les picorent, ensuite les enfants qui grimpent et se régalent sous mon nez, sans compter tous ceux qui se servent au passage, en disant : "Ô la belle poire... Ô la belle poire !"

« Alors, tertio, je demande que le premier qui touche à une de mes poires reste accroché au poirier si je dis "*Appiccati*". Et qu'il ne puisse se détacher que sur mon ordre, d'un simple geste !

Saint Paul hoche la tête : décidément, quel mauvais caractère il a, ce Miseriu !

Mais tout en formulant ses vœux, le forgeron Miseriu a pu arrondir, tordre et poser un fer sous chaque sabot de l'âne. Lorsque Muvrone repart, il sautille avec une telle légèreté sur les dalles de granit au milieu de la ruelle qui serpente entre les dernières maisons du village que saint Paul le complimente sur son allure :

— Tu marches comme une demoiselle.

Le Seigneur en a fait du chemin, et des ânes, il en a fait ferrer plus d'un !

Et le temps a passé.

Le forgeron Miseriu ne l'a pas vu passer. Ses voisins ne sont plus venus l'importuner, après que l'un ou l'autre a eu le derrière collé au banc. Aucun n'a plus osé toucher à son tabac. Qui aurait pu vouloir mourir étouffé ? Quant à ses petites poires, il a pu enfin en profiter, et

vous, vous savez pourquoi...

Mais, un jour, entre dans la forge une personne d'une maigreur frappante. Elle avance d'un pas feutré et tient une grande faux rouillée qui dépasse de sa large cape, d'un gris sans nom. Miseriu remarque surtout le tranchant de la lame qui paraît fraîchement aiguisée. Il se demande ce que cette personne attend de lui, lorsque, soudain, d'une voix stridente elle lui écorche les oreilles :

— Miseriu, il est temps ! Laisse la place aux jeunes !

Le forgeron dévisage ce tas d'os ambulant et il reconnaît Falcina, la Mort. Il comprend que son heure est venue !

Aussi, il lui répond aimablement :

— Pendant que je me prépare, assieds-toi sur ce banc et réchauffe tes vieux os...

La Mort est tout étonnée d'être si bien reçue. Elle pose ses fesses squelettiques sur le banc et tend ses mains froides vers le feu de la forge. Brusquement, Miseriu se retourne vers elle et dit :
« *Appicicati !* »

Comme elle s'est trop approchée du brasier, Falcina voudrait se lever, mais il lui est impossible de bouger. Elle tente de détacher ses fesses, mais elle sent bien qu'elle pourrait y laisser les os. Avec ce feu infernal, le peu de chair qu'elle a sur les mains se met à fondre. C'est depuis ce jour-là qu'elle est décharnée.

Alors elle supplie, agite ses longs doigts, proposant un marché à Miseriu :

— Laisse-moi partir et je t'accorderai quelques années de plus !

Le forgeron la laisse compter jusqu'à cinquante.

Puis il fait un geste et la Mort s'enfuit, en claquant de tous ses membres.

Et le temps a passé...

Or, s'il y en a une qui a une horloge dans la tête et des idées fixes, c'est la Mort ! Cinquante ans après sa dernière visite, jour pour jour, elle décide de revenir chercher le forgeron. Elle entre dans la forge, et elle crie à nouveau :

— Miseriu, il est temps ! Laisse la place aux jeunes !

Mais lui, il aime toujours autant sa forge et son travail, surtout depuis que plus personne ne vient le déranger. Alors il lui dit :

— Je te suis, mais d'abord je dois nettoyer mon visage. Le charbon est salissant.

Cette fois, Falcina ne s'approche pas du banc maudit. Elle déambule au milieu de la forge, pendant que Miseriu se dirige vers le fond. Lorsqu'il revient, il prend sur l'étagère son petit sac rempli de tabac et il attend d'être près de Falcina pour l'entrouvrir sous son nez.

Humm ! Comme ça sent bon le miel et le sous-bois !

La Mort n'a jamais rien senti d'aussi délicieusement parfumé. Elle agrandit ses trous de nez qui lui servent de narines et elle se met à humer. Miseriu sort d'une poche sa vieille pipe de bruyère, il la bourre de tabac et l'allume avec une petite braise. Puis il ferme les yeux et aspire une bonne bouffée. Ensuite, il passe la pipe à Falcina qui en aspire une interminable bouffée. Quand Miseriu estime que cet épais nuage doit avoir complètement envahi la cage thoracique de Falcina, il dit : « *Appicicati !* », et toute la fumée reste immobilisée.

La Mort commence à s'étouffer : elle tousse, elle pleure, elle suffoque... et croit sa dernière heure arrivée !

Elle agite ses longues et maigres mains et elle supplie Miseriu. Enfin elle lui propose une nouvelle rallonge de cinquante ans !

Le forgeron la laisse compter, puis il fait un geste, et la Mort s'enfuit dans une traînée de fumée ! Cette fois, elle a tellement besoin d'air pur qu'elle se réfugie au pôle Nord.

Et le temps a passé...

Cinquante ans plus tard, jour pour jour, Falcina commence à trouver qu'elle se gèle les pieds. Elle tape du talon sur la calotte glacière et elle dit :

— Comme il doit faire bon sur cette île de Méditerranée ! Il est temps que j'aille dans ce petit village où il y en a un qui me nargue. S'il croit que cela va durer...

Mais cette fois, c'est décidé, elle ne mettra pas le plus petit bout de son pied dans cette forge maudite, où il se passe des choses bizarres...

Lorsqu'elle arrive près de la forge, elle n'entre pas, elle reste sur le chemin. Comme c'est l'été, elle se campe à l'ombre du poirier et appelle :

— Miseriu, il est temps ! Laisse la place aux jeunes !

Mais elle doit répéter et encore répéter. C'est que le forgeron est devenu complètement sourd !

À force de s'égosiller, Falcina en a la gorge irritée, surtout avec cette chaleur à laquelle elle n'est plus habituée.

Au bout d'un long moment, une silhouette toute courbée, toute recroquevillée, apparaît sur le seuil de la forge. Falcina en aurait presque pitié !

D'une voix chevrotante, Miseriu se met à bredouiller :

— Cette fois, je viens ! Je ne suis plus bon à grand-chose ! Je ne sais même pas si je suis encore capable de marcher ! À cause des rhumatismes, mes jambes ne veulent plus me porter...

Falcina a chaud, mais pour une fois elle est rassurée. Elle ne quitte pas Miseriu des yeux lorsqu'il avance lentement sur le chemin écrasé

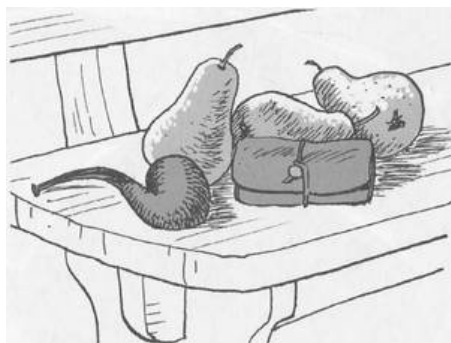
de soleil. Il finit par arriver sous le poirier, et là il s'attarde, il marmonne haut et fort, comme font les personnes qui n'entendent plus bien :

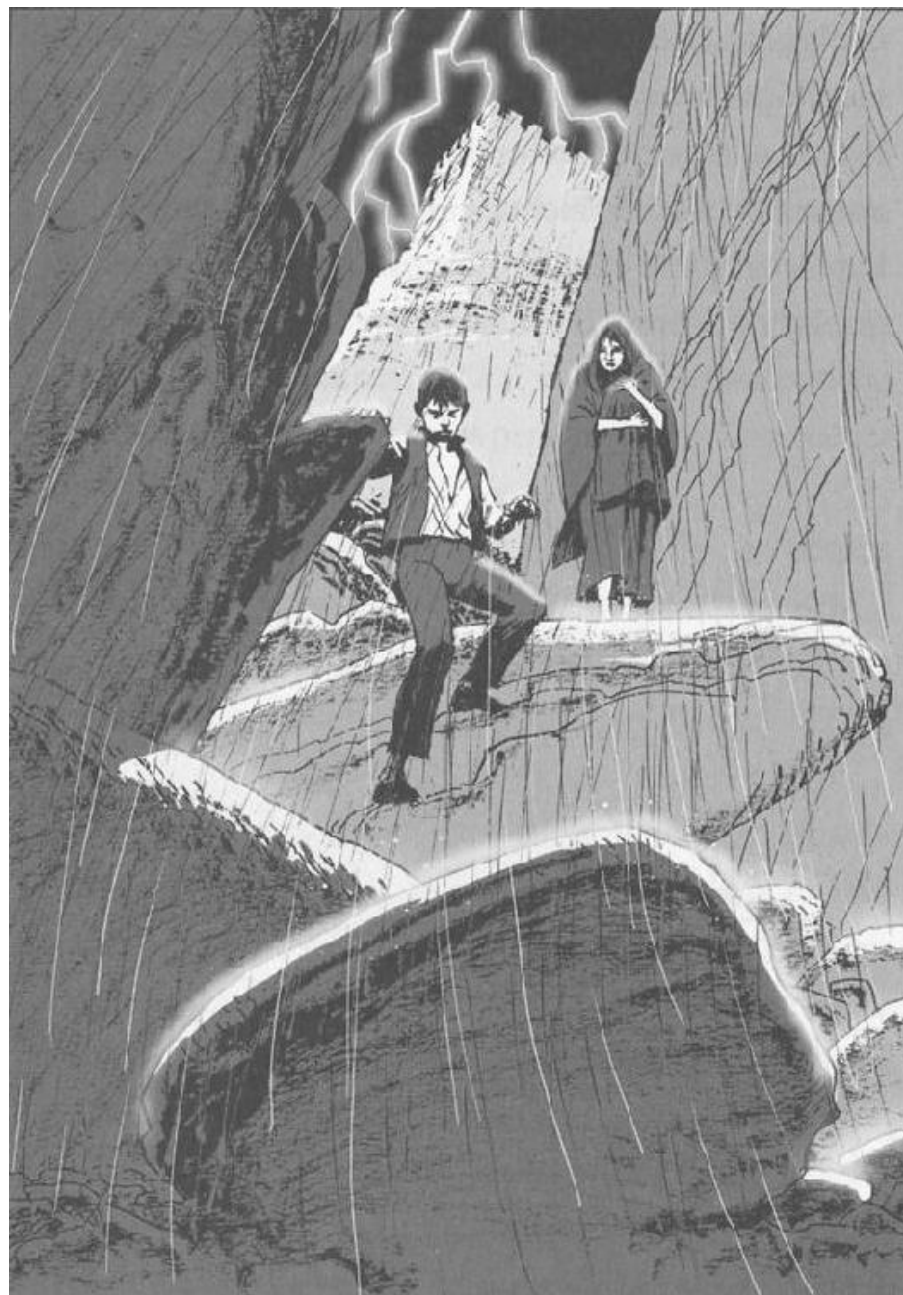
— J'aurais volontiers emporté une de ces petites poires pour le voyage tellement elles sont juteuses... Ah ! si seulement j'avais encore mes jambes, j'aurais pu grimper à l'arbre. Maintenant, je ne suis plus bon à rien.

Falcina se dit que, loin de la forge, elle n'a plus de raison de se méfier, alors elle saute dans le poirier et attrape une belle poire du bout de ses doigts longs et squelettiques. À cet instant Miseriu, qui la surveille du coin de l'œil, frappe du pied, fait un geste dans sa direction et dit : « *Appicicati !* »

Et la Mort reste collée, prisonnière du poirier.

Certains disent que Miseriu l'a laissée là encore quelques années, et que sur terre plus personne ne mourait. Il y avait surpopulation, des problèmes de logement et toutes sortes de complications ! Miseriu a sûrement libéré Falcina, car si elle était restée dans le poirier, on le saurait. Et c'est depuis ce temps-là qu'ils errent ensemble à travers le monde...





VII

LA PIERRE DU SARRASIN

DES SIÈCLES DURANT, les Barbaresques, les Sarrasins, les Maures ont sillonné la mer Méditerranée. Multipliant les attaques et les razzias, ils pénètrent en diverses régions de Corse. Les païens, comme on les nomme aussi, sont passés maîtres dans l'art de longer les côtes sans être vus. À bord de leurs felouques légères, ils débarquent silencieusement dans des criques désertes et, de là, ils gagnent l'intérieur des terres.

Certains d'entre eux ont réussi à s'installer dans une forteresse naturelle, imprenable, au lieu-dit le *Casteddu di a rocca*. Depuis ce nid d'aigle, surplombant le village d'Ulmetu, ils surveillent les allées et venues des habitants et dominant le golfe du Valincu.

Ils vivent là, d'abord en retrait, puis tolérés par la population à laquelle il leur arrive de se mêler lors de fêtes importantes qui rassemblent des gens venus des vallées voisines.

Cette année-là, dans le village d'Ulmetu, on s'apprête à fêter la *San Ghjuvanni*, la Saint-Jean, un de ces temps forts de l'année, où l'on célèbre le mariage de l'eau et du feu. Depuis la veille, les femmes se réunissent pour confectionner des amulettes. Elles préparent de petits carrés de toile dans lesquels elles disposent trois fleurs de millepertuis cueillies à l'aube, un morceau de cire de la Chandeleur et une feuille d'olivier.

Les hommes ramènent du bois pour ériger un immense bûcher derrière la chapelle, sur l'esplanade où la foule va pouvoir s'amasser. Les jeunes gens, filles et garçons, attendent avec impatience le moment où ils se retrouveront autour du grand feu pour échanger des serments. Les anciens leur ont appris la formule qu'ils doivent répéter, en sautant par-dessus les flammes : « *Pace cumpà, pace cumà par a fede di san Ghjuvà.* » La paix, compère, la paix, commère, au nom de saint Jean.

Dans chaque famille, la *minanna*, la grand-mère, explique cette coutume : « À la San Ghjuvanni, on agrandit la famille. Lorsqu'on

devient *cumpà et cumà*, c'est un pacte pour la vie ! »

Et il est important que les plus jeunes soient témoins de ces nouvelles alliances qui se nouent, sans qu'il soit question de mariage.

Cette année-là, Stella Maria assiste donc pour la première fois au feu de la Saint-Jean. Elle n'a que quinze ans. Ses parents lui ont donné leur permission, car elle sera sous bonne garde, avec ses deux grands frères – Ors' Antò et Carulu Andria. Ils savent aussi que leur fille a un caractère plutôt réservé et que le regard de la communauté la protégera des dangers.

Lorsqu'elle arrive au milieu de la foule, Stella Maria, un peu intimidée, va s'asseoir sur le muret où se trouvent d'autres filles de son âge, tandis que ses frères rejoignent le groupe des hommes. Puis la soirée devient si animée que la jeune fille se décide à aller voir de plus près comment « on franchit le feu », sans se brûler. Les flammes ont diminué, alors elle s'en approche avant de faire quelques pas en arrière. Elle est si belle, avec ses yeux qui brillent comme deux étoiles, son visage à l'ovale parfait, ses épais cheveux noirs nattés. Son corps est si gracieux, sa taille souple si fine que le fils du chef sarrasin, descendu pour assister à cette fête joyeuse, ne peut s'empêcher de lui prendre la main. Et sans comprendre la portée de son geste, comme les autres couples, il saute avec elle par-dessus le feu. Surprise, éblouie par les flammes, Stella Maria est tout heureuse d'avoir réussi cette épreuve ; elle ne songe pas à lâcher la main de ce jeune homme au regard de braise. La plupart n'ont rien remarqué car ils ont les yeux fixés sur l'énorme brasier d'où s'échappent des gerbes d'étincelles. Et, avec des claquements de mains, ils accompagnent les sauts par-dessus le feu, en scandant ces paroles :

*« Qu'une racine de fougère renforce notre lit
Qu'une racine de chêne renforce ce qui nous lie
Qu'une racine de noyer renforce notre voix... »*

Mais un homme a vu ! Ce qui vient de se passer là, sous les yeux de tous, ne peut être toléré !

Aussitôt il traverse la place pour aller prévenir les frères qui sont lancés dans un *chjami è risponde*, une improvisation poétique autour de laquelle le public fait cercle.

Le jeune *Moru*, le fils du chef, a vu l'homme lui aussi. Il comprend que son geste a mis sa vie en danger, et peut-être celle de la jeune fille. Alors il attire Stella Maria plus loin, dans l'ombre, et il l'entraîne de force vers ce lieu imprenable où nul n'oserait venir s'y risquer. Tout s'est passé si vite.

C'est seulement lorsque les deux frères, l'air hagard, reviennent vers le feu, et qu'ils redoublent de coups de pied dans les tisons pour faire repartir la flamme, que tout le monde comprend la gravité de la

situation.

Des murmures circulent :

— Le fils du *Moru* a enlevé Stella Maria.

Et aussi des insinuations :

— Stella Maria et le fils du *Moru* sont partis ensemble, ils se sont enfuis...

Les recherches s'organisent : un groupe se forme autour de Carulu Andria et un second autour d'Ors' Antò. Une lanterne à la main, chacun se met à scruter le moindre recoin, pour commencer à la périphérie de la grande place puis aux alentours. En vain.

Des ordres fusent :

— D'abord, il faut fouiller les ruelles du haut !

— On doit les empêcher d'aller trop loin ! Séparons-nous pour leur couper les chemins qui conduisent au *Casteddu* !

Mais les yeux ne sont plus habitués à l'obscurité, et par cette nuit sans lune tout le monde a beau chercher, la jeune fille et l'étranger demeurent introuvables. Ors'Antò, fou de rage, hurle dans la nuit :

— S'hanni presu *Stella Maria sti ghjacari di paiani ! Ces chiens de païens ont enlevé Stella Maria !*

Carulu Andria court chez lui et ramène plusieurs fusils qu'il distribue à ses amis. Il projette de les entraîner avec lui jusqu'au *Casteddu délia rocca*, même s'il n'ignore pas que la forteresse est gardée, nuit et jour, par les Sarrasins.

Mais les autres le retiennent et tentent de le raisonner. Un ancien lance à haute voix :

— *A colera di a sera, adocala à dumani !* La colère du soir, remets-la à demain !

C'est un conseil que Salomon aurait laissé aux habitants de l'île. Et tous écoutent cette parole empreinte de sagesse.

Les jours suivants, on parle avec ceux d'en haut. Il leur est répondu avec des protestations indignées :

— Aucune étrangère n'a franchi ces rochers ! Ne pas nous croire, c'est nous offenser !

On se calme ! Mais à partir de ce jour, le village attend une occasion pour récupérer Stella Maria.

Carulu Andria ravale son chagrin. Chaque jour, avant l'aube, il prépare sa musette, arme son fusil et part à la chasse. Avant de rentrer, il attend toujours que la nuit soit tombée et il fait un détour par le sentier de la source. Il se poste sous un chêne et écoute le moindre bruissement. Il se dit : « Ma petite sœur pourrait profiter de l'obscurité pour s'échapper. Elle pourrait aussi accompagner les autres femmes qui viennent chercher de l'eau à la tombée de la nuit. On ne sait jamais ! »

Mais l'été s'écoule sans que rien ne se produise.

Ors'Antò, lui, pousse ses chèvres de plus en plus haut. Il les laisse grimper jusqu'aux premiers massifs escarpés, au pied des contreforts de la citadelle de pierre. Il les rappelle en sifflant avec deux doigts plaqués sur ses lèvres.

Il espère, il se dit : « Stella Maria connaît ma façon de siffler. Elle comprendra que je ne suis pas loin. Elle se manifestera, d'une manière ou d'une autre. Ils la retiennent contre sa volonté. C'est sûr ! Elle ne peut pas être partie de son plein gré, elle n'a pas pu fuir avec un Maure ! *Chi vargogna* ! Quelle honte ! »

Et son cauchemar dure...

Au cours de l'hiver, il lui arrive de grimper jusqu'au pied de la forteresse, seul, sans le troupeau. Il se blottit sous un arbousier et il attend. Il siffle comme un merle, des heures entières.

Et puis voilà qu'un jour, à la fin du printemps, il découvre sur le sentier une chaussure en peau de chevreau de couleur rouge. Il la reconnaît, elle appartient à sa sœur. C'est lui qui avait trouvé les racines de garance sauvage qui ont donné au cuir cette teinte subtile.

Ors'Antò sent son cœur battre très fort. Il n'y a plus de doute, elle est là-haut et elle cherche à le lui faire savoir. Il n'a plus qu'à attendre, puis saisir le bon moment pour la ramener...

Ors'Antò connaît le ciel. Il a si souvent regardé les étoiles. Lorsque Sirius s'approchera trop près du soleil, ce sera la canicule, accompagnée de terribles orages qui commencent toujours par un festival d'éclairs du côté du *Casteddu*. Il en profitera pour agir. Il s'y prépare...

Enfin, un jour, l'orage s'annonce. D'une telle violence qu'il peut mettre en péril la vie des hommes et celle des animaux. Lui, il a tout prévu.

La veille, il a descendu son troupeau qu'il a mis à l'abri au village, puis il est aussitôt remonté vers la forteresse, sans être vu, en n'empruntant aucun des sentiers habituels mais en coupant à travers le maquis.

Le jeune homme se rapproche de la citadelle, comme jamais il ne l'a fait. Avec l'agilité d'un mouflon, il escalade des rochers escarpés et atteint une avancée rocheuse qui lui permet de rejoindre facilement l'entrée. Cet endroit est tellement inaccessible que les Sarrasins n'ont pas jugé utile de le surveiller.

D'ailleurs, avec l'orage, ils ont fort à faire. Certains sont partis récupérer des bêtes qui ont fui, effrayées par la force et la fréquence des éclairs. D'autres sont occupés à éteindre l'incendie que la foudre a allumé dans le feuillage du chêne, au centre de la place forte.

Ors'Antò profite de cette agitation pour émettre un premier

sifflement entre deux roulements de tonnerre. Puis il patiente, arc-bouté, l'oreille tendue. Cette attente lui paraît durer une éternité. Il va se remettre à siffler lorsqu'il la voit apparaître à quelques mètres de lui !

Sa petite Stella Maria est là, le visage blême, ruisselante de sueur, le nez pincé par l'angoisse, les cheveux lâchés, plaqués sur les tempes, et le corps amaigri.

Il se dit : « Comme elle a changé ! Ces chiens l'ont sûrement maltraitée ! »

À cet instant, la pluie se met à tomber. L'incendie va bientôt être maîtrisé, il n'y a pas de temps à perdre !

Stella Maria a vu son grand frère caché dans un renfoncement rocheux, mais elle ne bouge pas car, avant de traverser l'espace qui la sépare de lui, elle s'assure que personne ne la surveille. Ors'Antò se demande : « Pourquoi tient-elle cette couverture ramassée contre elle ? Elle ferait mieux de se protéger la tête avec. »

Mais ce n'est pas le moment de parler, alors il lui fait comprendre par un geste rapide qu'il est temps de déguerpir et, aussitôt, il disparaît dans le maquis en contrebas. Comme une somnambule, elle franchit à son tour la porte et elle se laisse glisser derrière lui.

Ors'Antò pénètre vite dans le maquis alors que sa sœur avance péniblement. À plusieurs reprises, comme il se retourne pour voir si Stella Maria le suit, il s'aperçoit qu'elle tient toujours ce ballot serré contre elle. Il ne comprend pas. Il voudrait lui conseiller de le porter autrement, ou lui dire de s'en débarrasser, pour avancer mieux. Et il remarque qu'elle soulève un pan de cette couverture puis qu'elle le rabat délicatement...

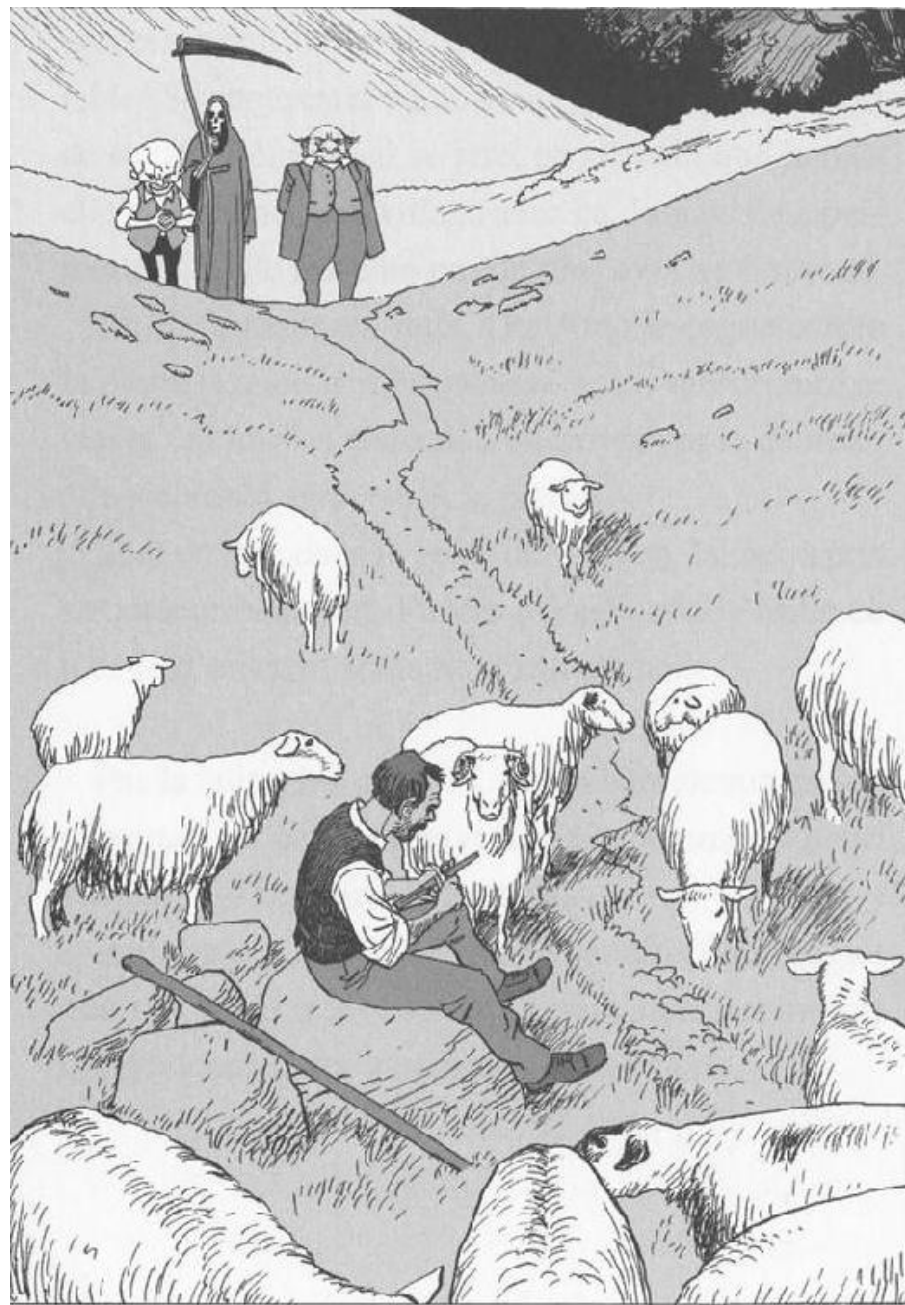
Lorsqu'il arrive enfin à un endroit bordé de pierres où ils sont hors de danger, il s'arrête pour l'attendre. Stella Maria le rejoint, épuisée ; dès qu'il la sent derrière lui, il se retourne et plante ses yeux dans les siens, comme pour la transpercer de son regard. Elle serre alors plus fort le ballot contre son cœur. Mais lui, d'un geste brusque, sans un mot le lui arrache. Puis il écarte la couverture et découvre ce qu'il ne peut plus ignorer, ce qu'il n'osait imaginer : la honte, l'irréparable ! Sa gorge est si douloureuse qu'aucun son ne sort de sa bouche, mais il se jure, en silence, que jamais elle ne reviendra au village avec ça. Jamais il ne permettra qu'elle fasse un pas de plus avec ce fardeau !

Et, en fermant les yeux, Ors'Antò le cogne contre la pierre. La jeune mère pousse un cri qui déchire le ciel et fait fuir les oiseaux. Foudroyée par la douleur, elle s'écroule, appuyée à la pierre.

Tout en bas, dans le golfe du Valincu, la mer a pris sa couleur bleu-vert d'après l'orage, et elle brille ce jour-là d'un éclat splendide, insoutenable.

Par la suite, les gens d'Ulmetu sont venus graver une croix sur cette pierre et ils l'ont nommée *a petra sarracina* – la pierre du Sarrasin.

Il arrive que l'Histoire oublie certains faits qui ont pourtant marqué les esprits. Ce sont alors des pierres qui deviennent des gardiennes de mémoire.



VIII

LE MAL DE TÊTE, LE POINT DE CONGESTION ET LA MORT

UN JOUR DE RUDE HIVER, sur un sentier venté, le Mal de tête rencontre le Point de congestion. Tous deux se félicitent car la saison a très bien commencé. On ne compte plus les malades et les trépassés. Bien peu leur ont résisté.

Le Mal de tête, tout rouge, s'excite :

— Les vieux, les jeunes, les petits, les grands, les maigres, les gros, les pauvres, les riches, aucun n'a été épargné ! Ce travail mérite un peu de repos, faisons une fête : offrons-nous un bon repas !

Le Point de congestion partage son avis :

— Que dirais-tu d'un mouton bien gras, rôti et parfumé aux herbes du maquis ? As-tu vu ce troupeau dans le champ de l'autre côté du mur ?

Le Mal de tête réfléchit :

— Nous n'avons pas d'argent, mais si le berger refuse, je me fourre dans sa tête !

— Et s'il persiste, dit le Point de congestion, je lui transperce le poumon et lui enlève jusqu'à la moindre respiration !

À ces mots, Falcina la Mort, qui ne se trouve jamais loin, arrive sur la pointe des pieds. De sa voix blanche, elle les encourage :

— Allez ! Allez ! Moi je n'interviendrai qu'en cas de nécessité extrême.

Le Mal de tête fonce le premier vers le champ et se présente au berger :

— Ô berger de ce canton,
je suis le Mal de tête.

Ou tu me donnes un mouton,
ou je me fourre dans ta tête.

Pour toute réponse, le berger lui répond :

— Si tu peux le payer, tu peux l'emporter.

Puis il sort sa *pifana*, une petite flûte en corne de chèvre, et il se met à en jouer, sous son nez.

Vexé et rouge de colère, le Mal de tête part à l'assaut ! La tête du

berger devient aussi lourde qu'un rocher, aussi brûlante qu'un four, aussi bourdonnante qu'une ruche au printemps ! Le pauvre homme chancelle et titube. Mais, se redressant, il se dirige vers une butte où s'élève un châtaignier millénaire. Entre ses énormes racines coule une source qui jaillit abondante et glacée. Sans hésiter, le berger met sa tête sous l'eau et la maintient un court instant. Un instant qui semble une éternité au Mal de tête ! Qui s'enfuit sans demander son reste.

En le voyant revenir transi, la mine décolorée, bredouillant : « *Una vera Siberia !* Une vraie Sibérie ! », le Point de congestion se raidit, prend son élan et va se camper devant le berger qu'il aborde sans détour, avec des paroles menaçantes :

— Ou tu me donnes un mouton,

Ou je te transperce le poumon !

En guise de réponse, le berger secoue la tête de gauche à droite, d'abord parce que c'est pour lui une manière de faire sécher sa tignasse trempée, et aussi parce que c'est une façon de dire non.

Écumant de rage, le Point de congestion, d'une voix tranchante, lui dit :

— Avec moi tu es mal tombé :

Je ne crains pas l'eau glacée !

Sans lui accorder la moindre attention, le berger ranime le feu qui se trouve à ses pieds et qui couve sous les cendres. Il rajoute quelques rameaux secs de chêne et d'olivier qui traînent dans le champ, et réussit à faire une bonne flambée.

Mais le Point de congestion, telle une lame de couteau, va se planter sous ses côtes. Le pauvre homme en a le souffle coupé ! Le corps plié en deux par la douleur, il saisit alors un tison, une pomme de pin, un pied de bruyère sèche et il allume un second feu, à moins d'un mètre du premier. Puis, après s'être enveloppé dans son épais *pilone*, une lourde cape tissée avec du poil de chèvre, il s'allonge entre les deux feux !

Oh ! Il tremble, il claque des dents ! Il a chaud, il a froid ! Mais il lutte, il résiste ! Il résiste si bien qu'au bout d'un moment il commence à suer, à ruisseler, et il finit par respirer, soulagé. La douleur qui lui transperçait le côté a disparu comme par enchantement.

C'est que le Point de congestion a déguerpi ! Tout flageolant et ramolli, il se traîne jusqu'à ses amis :

— Qui pouvait imaginer un enfer pareil ? Je peux me vanter de résister à n'importe quel froid, mais la chaleur sèche ne me convient vraiment pas !

Lorsque la Mort le voit revenir dans cet état, elle rajuste sa grande capuche, redresse sa faux et commence à glisser silencieusement en

direction du champ.

Falcina n'a pas besoin de se présenter ! Le berger la reconnaît aussitôt et se remet à trembler. Il lui dit d'une voix entrecoupée :

— À toi, on ne peut rien refuser ! Prends, prends le mouton qui te plaît. Prends-en un, prends-en deux, même trois, mais ma vie, laisse-la-moi !

Et puis il se ressaisit. Durant toute son existence, cet homme a appris à partager, à donner, mais aussi à recevoir en échange de ce qu'il offrait, alors d'une voix aimable, il demande à la Mort :

— Ô Falcina, toi qui sais tant de choses, en échange de mon plus beau mouton, tu pourrais peut-être me dire le nombre d'années qu'il me reste à passer sur cette terre ?

En entendant ces paroles, Falcina est plutôt flattée. Elle esquisse un pâle sourire et fait dépasser son maigre pied de dessous sa longue cape, d'un gris sans nom. Elle répond au berger :

— Pose ton pied sur le mien, et tu verras !

Puis elle l'enveloppe dans un brouillard léger et l'emmène dans un grand champ où se dressent des centaines et des centaines de milliers de tiges d'asphodèles qui vacillent comme des chandelles. Falcina explique :

— Ici c'est le champ des morts ! Et pourtant c'est là que se trouvent toutes les vies. Chaque tige en fleur représente un être vivant !

Elle ajoute avec un sourire froid :

— Quand une tige a fini de brûler, c'est une vie qui s'éteint.

— Où se trouve la mienne ? balbutie le berger, très impressionné.

— La tienne, elle est là, tout au bout, sous le grand figuier.

— *Um bè !* elle me paraît bien courte ! Et comme elle brûle vite ! Tu pourrais peut-être ralentir la flamme ou... rallonger la tige ?

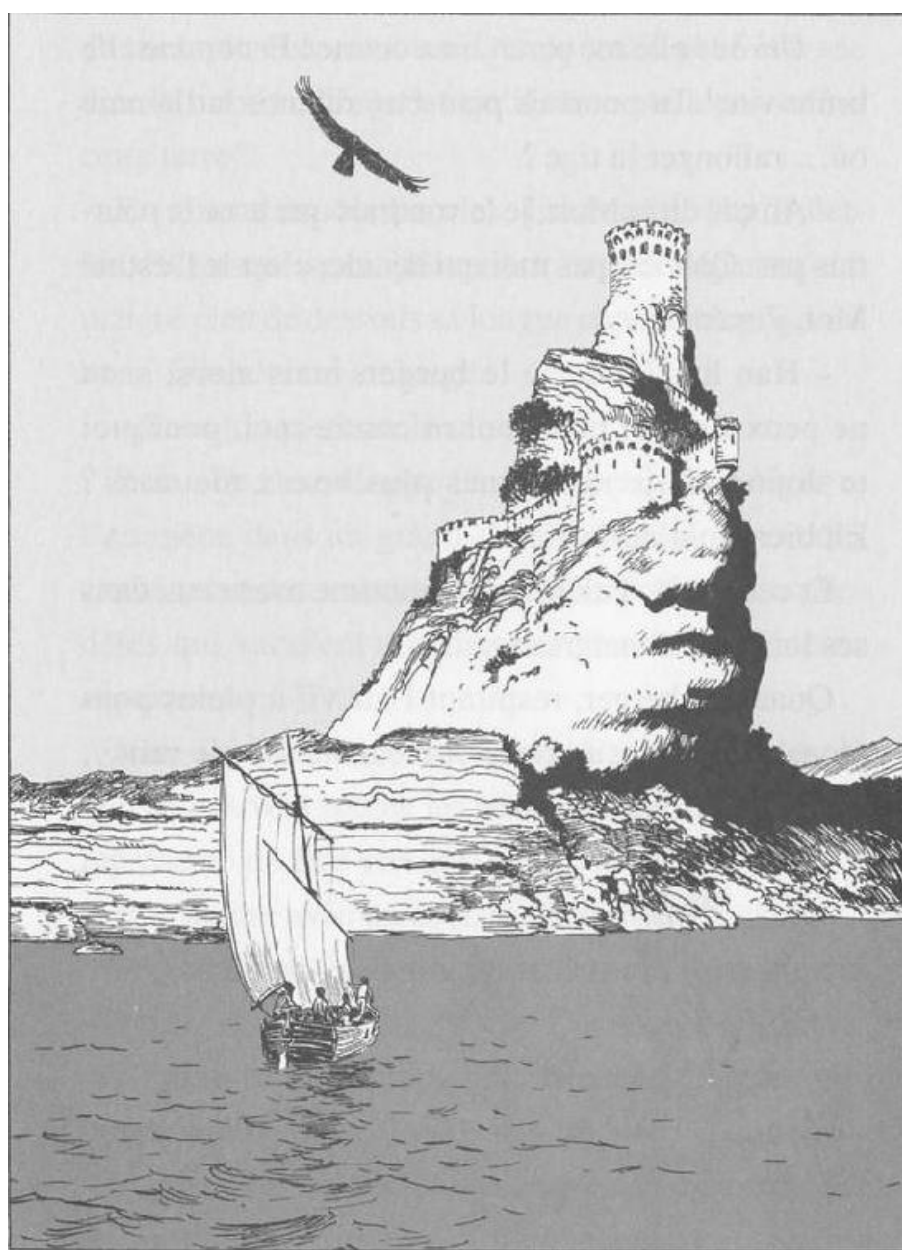
— Ah ça ! dit la Mort, je le voudrais que je ne le pourrais pas. Ce n'est pas moi qui décide, c'est le Destin ! Moi, j'exécute...

— Han han ! s'écrie le berger, mais alors, si tu ne peux rien, ni pour moi ni contre moi, pourquoi te donnerais-je un de mes plus beaux moutons ? Eh bien, tu n'auras rien !

Et ce jour-là, Falcina s'en retourne avec rien, dans ses longues et maigres mains.

Quant au berger, respirant l'air vif à pleins poumons, il se remet en route et il chante avec le vent...





IX

LES QUATRE FRÈRES

IL ÉTAIT UNE FOIS quatre frères devenus orphelins, alors qu'ils n'étaient plus des enfants, et pas encore des hommes.

Nés dans une famille pauvre, ils ont grandi dans la haute ville de Bastia, au cœur de la citadelle où ils ne possèdent qu'une misérable maison dont les murs se lézardent. Ils se demandent ce qu'ils vont faire car ils n'ont ni argent ni terre.

L'aîné annonce aux trois autres :

— L'amour de nos parents a été notre plus grande richesse. C'est un bien inestimable, mais nous devons apprendre un métier. Partons chacun de notre côté, et dans trois ans retrouvons-nous ici, nous nous raconterons ce que nous savons faire.

Comme il a toujours été attiré par la mer et le travail du bois, il se dirige vers le port de pêche le plus proche. En arrivant sur le quai, il entend un charpentier de marine parler avec son fils :

— La dernière tempête a causé des dégâts. À nous deux, nous ne pourrions jamais remettre en état toutes les barques endommagées. Je dois sans délai trouver un bon apprenti !

Le jeune homme se présente. Sa carrure, son air déterminé plaisent au maître artisan, qui l'engage aussitôt. À partir de ce jour, il apprend l'art de tailler, raboter, assembler, réparer toutes les pièces de bois qui composent un bateau.

Le deuxième, bon marcheur, l'œil vif, un lance-pierres en poche, rêvait d'une vie sauvage. Il part sur les collines qui surplombent la ville. Sur sa route, il croise des chasseurs qui sont au désespoir :

— Si nous ne retrouvons pas les chiens, c'est l'exil assuré. Jamais le seigneur ne nous pardonnera une aussi grande perte !

Le jeune homme leur vient en aide : il repère des traces et suit une piste qui mène droit aux chiens. Pour le remercier, les chasseurs l'invitent au château. En chemin, ils lui disent :

— Notre maître cherche à remplacer deux hommes qui sont repartis dans leur famille. Demain est jour de chasse, tu te joindras à nous !

L'œil aiguisé du garçon, son adresse séduisent le seigneur de Brando.

À partir de ce jour, le jeune homme, qui connaissait seulement le braconnage, apprend les règles de la chasse et la manière de viser et d'atteindre toutes sortes de gibiers à plumes et à poils.

Le troisième, réservé et taciturne, loue d'abord ses services, sans jamais se fixer. Et puis, un soir, dans une taverne, il fait la rencontre d'un inconnu au regard pénétrant auquel il se confie longuement. Celui-ci lui révèle :

— Tu as su me trouver en écoutant ton intuition. Je pourrai t'aider à devenir ce que tu es déjà, un *induvinaghjolu*, un devin.

À partir de ce jour, aux côtés de son maître, il apprend à cultiver son exceptionnel don de voyance et il est initié à l'interprétation des signes invisibles.

Le plus jeune, malicieux et rusé comme un renard, arrive dans une ville, sur la place du marché, à une heure d'affluence. Il y repère une bande de voleurs agiles en train de se répandre subtilement au milieu de la foule. Comme il les suit du regard, l'air intéressé, l'un d'eux l'aborde :

— Viens, nous allons te montrer les mille et une manières de se procurer ce que l'on n'a pas : une orange, un chapeau, et même une bourse pleine.

Pour se faire accepter, le jeune homme les imite, et bientôt les surpasse. Il décide alors d'aller seul, de village en village, se lançant des défis.

À partir de ce jour, il présente sur les places publiques des tours à sa façon : tantôt il dérobe une montre enchaînée à une boutonnière, tantôt un document caché dans le fond d'un chapeau, ou alors un stylet dans le pommeau d'une canne, puis il les restitue à leur propriétaire et reçoit, en retour, argent et compliments.

Trois années s'écoulent sans qu'aucun des quatre jeunes hommes ne regrette son choix.

Au bout de ce temps, comme convenu, ils reviennent dans leur ville natale. Au moment où ils atteignent la *piazza maiò*, au cœur de la citadelle, il y règne une effervescence qui les surprend. On les informe qu'un nouveau gouverneur a été envoyé par Gênes et qu'il va apparaître au balcon du *palazzu* pour saluer la foule.

Placés juste au-dessous de l'imposante balustrade, les quatre frères brûlent d'envie de se parler, mais ils doivent attendre la parade officielle.

Lorsque, enfin, ils peuvent raconter ce qu'ils sont capables de faire, c'est l'aîné qui prend la parole le premier :

— J'ai tout appris du meilleur maître charpentier de marine dans la

région du Cap. Les cotres, les gondoles, les tartanes, les felouques, aucune embarcation n'a de secret pour moi. J'ai passé trois années sur terre comme sur mer à fabriquer, à réparer, à ajuster.

Le deuxième est fier d'annoncer :

— Je suis devenu un grand chasseur, expert en gibier à poils et à plumes, imbattable pour atteindre un oiseau en plein vol. Le seigneur de Brando, qui m'a pris à son service, a tenu à m'offrir sa meilleure arbalète.

Le troisième leur confie à voix basse :

— J'ai découvert que je pouvais voir ce qui pour les autres demeure invisible. Des quatre coins de l'île on me sollicite, car je suis devenu un devin réputé.

Le dernier lance, haut et fort :

— Moi, je réalise des tours inimaginables... Je suis passé maître dans l'art de me procurer ce qui est inaccessible sans éveiller le moindre soupçon. Hé oui ! je suis voleur, mais ladru finu, fin voleur.

En écoutant leur jeune frère, les trois autres sont perplexes, mais le gouverneur, qui n'a pas quitté son balcon, curieux de connaître ce peuple et soucieux d'entendre les rumeurs, n'a perdu aucune de leurs paroles. Il interpelle le garçon :

— Toi, le fin voleur, si tu es capable d'entrer dans ma chambre et si tu réussis l'exploit de retirer le drap de mon lit sans que je m'en aperçoive, tu auras gagné une bourse bien remplie.

Le jeune homme, flatté, relève le défi mais attend l'occasion. Il sait que bientôt la Fête de la mer sera célébrée dans toute la ville et il se dit : « Dans la journée, le gouverneur assistera aux cérémonies, mais le soir, il ne se mêlera pas à la foule et il ne dormira que d'un œil, à cause du bruit... Je dois seulement m'assurer que, durant la nuit, ses fenêtres restent grandes ouvertes comme celles de tous les gens d'ici ! »

Le soir dit, à une heure avancée, après avoir fait le tour du *palazzu*, il suspend une torche de résineux à un crochet placé sous une fenêtre de la chambre du gouverneur. Avec la brise qui monte du port, une fumée âcre et noire se répand dans tout le bâtiment et file vers la chambre. Comme prévu, le gouverneur et sa femme, incommodés et inquiets, quittent leur lit et se précipitent à la fenêtre pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un incendie. Pendant ce temps, le jeune homme, aussi lesté et souple qu'un chat, grimpe par la terrasse, puis en redescend avec sur les épaules un drap de lit soyeux et léger comme un foulard...

Lorsque le gouverneur regagne son lit, il reproche d'abord à sa femme d'avoir pris un des draps.

Comme elle ne comprend pas, c'est lui qui finit par comprendre, mais trop tard ! Ce qui est promis est promis... et il se jure qu'il se

souviendra de ce fin voleur !

Et puis, voilà qu'un jour une rumeur envahit la ville. Et, cette fois, le gouverneur est le premier averti, car il s'agit de sa fille ! Sa propre fille qui a été enlevée ! Par qui ? Nul ne le sait ! Au nez et à la barbe des cinq hommes chargés de la protéger. Chacun à son tour tente de donner une explication :

— Nous n'avons rien pu faire ! La *signorina* a tellement insisté que nous l'avons laissée s'asseoir tout au bord de la grève pour distribuer du pain aux cormorans.

— Comment imaginer qu'une felouque puisse surgir de nulle part ?

— Deux hommes ont sauté, l'ont saisie, emportée !

— Où ? Comment savoir ? La mer efface toute trace...

— Ils semblaient se diriger vers les côtes italiennes !

Le malheureux gouverneur se lamente et s'accuse :

— Lucrezia, mon étoile, mon unique espérance... Pourquoi ai-je permis que tu t'aventures dans la basse ville, dans cette île assaillie de tous les côtés par des barbares et des corsaires ?

Il ordonne de disposer des tentures noires aux portes, aux fenêtres et au balcon du *palazzu*, puis il s'adresse à la foule silencieuse massée sur la place :

— Je donnerai ma fille en mariage à celui qui me la ramènera saine et sauve, et j'apporterai toute l'aide nécessaire à cette difficile expédition.

Les prétendants courageux et ambitieux affluent de plusieurs régions du nord de l'île : du Cap-Corse, de la Balagne, de la Casinca, et même de la Castagniccia. Mais au moment de franchir la porte du *palazzu*, ils reculent car ils se demandent : « Comment partir à sa recherche, sans savoir dans quelle direction aller ? »

Pour tous, l'expédition paraît impossible. Pour tous, sauf pour les quatre frères, qui se concertent. Le devin dit aux autres :

— Je sais où se trouve la fille. Elle n'est pas loin d'ici. Elle a été emmenée sur l'île de Capraia. Elle est vivante, et isolée dans une tour gardée par un dangereux aigle dressé à l'attaque. Je ne vois pas d'hommes. Ils doivent être en mer, mais il faut agir vite.

Le charpentier de marine propose de partir sans tarder :

— Quel que soit le danger, n'ayez aucune crainte, je connais mon métier.

Le chasseur les rassure :

— Si l'oiseau passe à l'attaque, je serai plus rapide et je ne le manquerai pas !

Quant au voleur, il se réjouit déjà :

— Grimper, pénétrer dans la tour et enlever la belle ? Un jeu de plus pour moi !

Ils décident donc de se présenter tous les quatre devant le

gouverneur. Celui-ci les reconnaît et aussitôt leur procure l'embarcation la plus stable et la plus adaptée à cette mer agitée par des courants contraires. C'est à bord d'une tartane que les quatre frères mettent le cap vers la petite île de Capraia.

À peine ont-ils accosté que le plus jeune, impatient, grimpe, pieds nus, le long de la tour bâtie près du rivage. Il découvre à mi-hauteur une brèche invisible par laquelle il se glisse après avoir retiré une pierre. Mais l'aigle, qui a tout vu, saisit la pierre dans ses serres et décrit trois larges tours avant de la lâcher au-dessus de la barque. En tombant, elle fracasse une partie de la proue, et l'eau commence à s'infiltrer. Le rapace s'apprête à fondre sur les trois hommes restés à bord, quand le chasseur qui a déjà bandé son arbalète l'atteint en plein vol.

Le charpentier, sans attendre que l'eau ne remplisse la coque, en un tournemain a remplacé le bois endommagé.

À peine a-t-il fini que le voleur revient, avec dans ses bras la belle, bouleversée, mais ravie de cette aventure qui s'achève en galante compagnie.

Et le temps du voyage, chacun des frères se dit que, sans lui, elle ne serait pas là... et que c'est sûr, c'est lui qui l'épousera.

Leur retour est fêté, leur récit raconté, écouté.

Le gouverneur, au comble du bonheur, les encense et les flatte, avec pour chacun ces mots :

— J'ai toujours tenu mes promesses, et vous, vous le savez. Mais quel père je serais si je donnais ma fille à plusieurs hommes ? Voilà donc, pour chacun, un sac d'or !

Dans la ville, toutes les filles, et tous les garçons, se demandent pourtant :

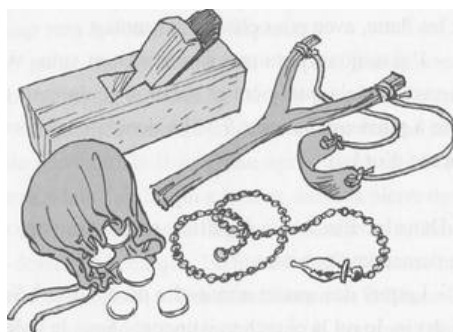
« Lequel des quatre aurait-elle dû épouser ? Sans le devin, le roi la chercherait encore ! Sans le voleur, elle serait toujours prisonnière dans la tour ! Sans le chasseur, l'aigle l'aurait tuée ! Et sans le charpentier, elle ne serait jamais revenue !... »

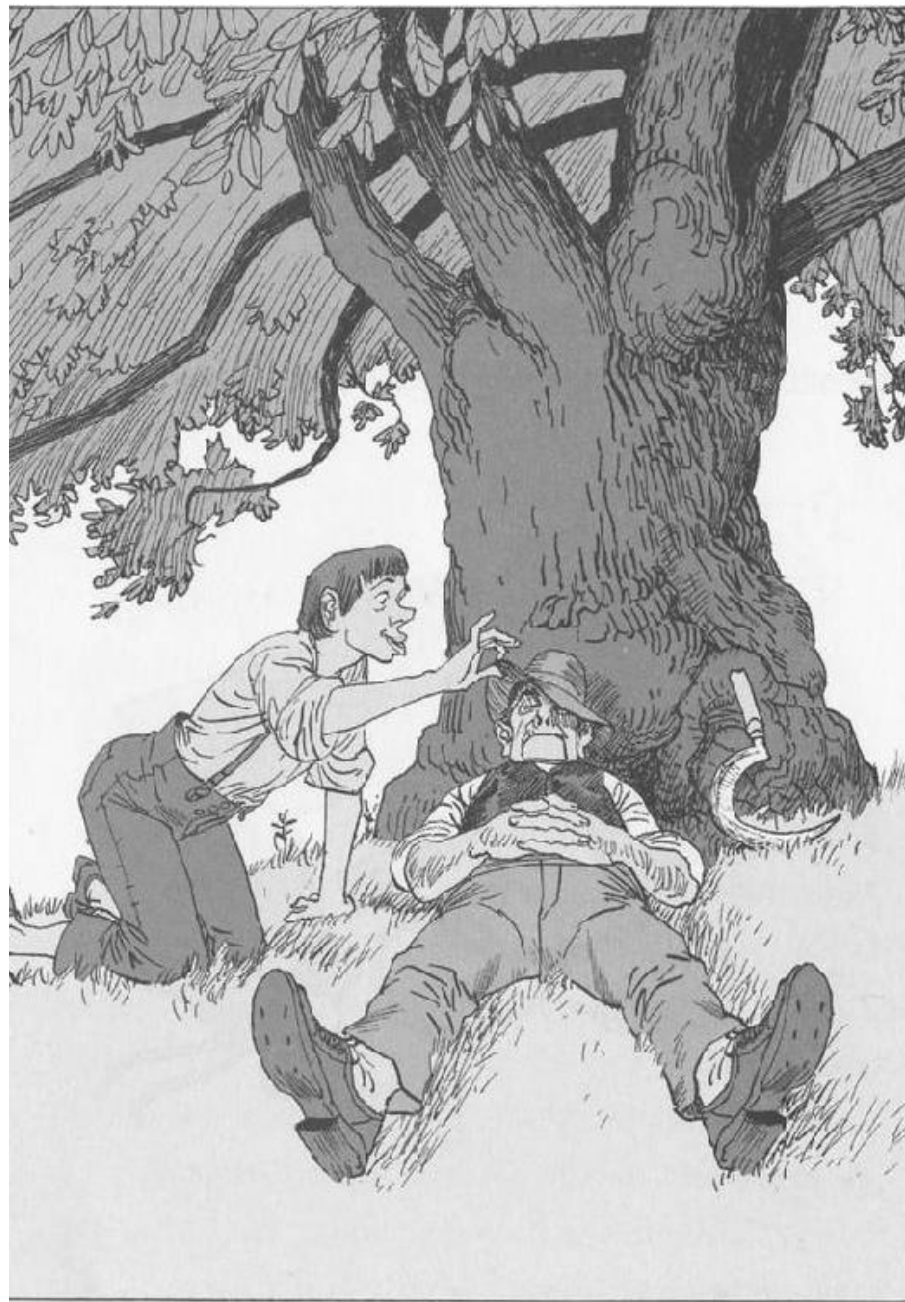
Mais pourquoi ne pas le lui avoir demandé ?

La rumeur dit qu'en secret, la fille du gouverneur aurait choisi ! Mais c'est une autre histoire...

*Fola fuletta dite a vostra
chi a meia hè detta.*

« Fable petite fable, dites la vôtre, la mienne est dite. »





X

PETRU PÀ, LE GARÇON QUI RÉPÈTE SANS COMPRENDRE

PETRU PÀ est un garçon qui n'a rien dans la tête. Alors il répète ce que les autres lui disent de dire et il fait ce que les autres lui disent de faire.

Un jour de plein été, où la chaleur est torride, il se tape le front :

— Ah ! Cette fois, j'ai une idée ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je vais aller me baigner !

Et il s'éloigne vers la mer par un sentier qui mène à une crique où l'eau est si profonde qu'elle paraît quasi noire. Arrivé près du rivage, Petru Pà commence à se déshabiller, mais il se rend compte qu'il n'a jamais appris à nager. Alors il réfléchit :

— Ma chemise a bien le droit de se rafraîchir !

Aussitôt il la trempe, puis il l'agite. Avec le vent qui se lève, elle se met à claquer comme un drapeau, puis à gonfler comme une montgolfière. Il est si content de lui qu'il veut montrer de quoi il est capable. Et il aperçoit un pêcheur qui s'éloigne avec sa barque, pour aller poser ses filets vers le large.

Petru Pà l'interpelle :

— Ouh ouh ! Regardez ma chemise ! Ouh ouh ! Regardez, regardez !

Le pêcheur, qui le voit agiter un tissu blanc, croit qu'il appelle au secours.

Il s'empresse de virer de bord pour lui venir en aide, mais réalise aussitôt qu'il a perdu son temps. Alors il lui dit :

— Quand on voit passer une barque ou un bateau, on n'agite pas sa chemise en criant « ouh ouh » de cette manière !

— Et qu'est-ce que je dois dire ?

Le pêcheur lui répond :

— Tu vois bien qu'il y a du vent, alors tu n'as qu'à dire : « Vent en poupe ! » Cela peut aider.

Petru Pà, tout content, enfile sa chemise et se remet en chemin. Il répète, pour ne pas oublier : « Vent en poupe, vent en poupe ! »

Arrivé sur la colline, il aperçoit des moissonneurs qui luttent contre les flammes. Alors il s'approche d'eux en disant :

— Vent en poupe ! Vent en poupe !

Les moissonneurs sont furieux. Il y en a un qui le menace avec sa fourche :

— Tu trouves qu'il n'y a pas assez de vent ! Tu veux que tout notre blé parte en fumée ? Ce n'est pas cela qu'on dit !

Petru Pà répond :

— Je croyais aider !

Les moissonneurs lui expliquent :

— Si tu veux nous aider à repousser le feu, invoque saint Antoine, et pas le vent ! Dis plutôt : « Par saint Antoine ! Par saint Antoine ! »

Tout heureux, Petru Pà repart vers la montagne en répétant : « Par saint Antoine ! Par saint Antoine ! »

Arrivé près de la forêt, il voit surgir un sanglier poursuivi par des chiens et, derrière eux, les chasseurs essoufflés. Alors Petru Pà les encourage en hurlant :

— Par saint Antoine ! Par saint Antoine !

Un chasseur vient droit sur lui en le menaçant de son fusil :

— On n'a pas idée de prier saint Antoine ! Tout le monde sait qu'il est le protecteur des cochons. Que veux-tu ? Que nous rentrions bredouilles le jour de l'ouverture de la chasse ?

Petru Pà s'excuse :

— Alors qu'est-ce que je peux dire pour aider ?

— Bè, tu n'as qu'à nous souhaiter de ramener non pas un, mais deux sangliers ! Tu n'as qu'à dire : « D'abord un et après un autre ! *Prima unu è po dopu un'altru* ! »

Petru Pà les remercie et repart en répétant : « D'abord un et après un autre ! *Primu unu è po dopu un'altru* ! » Et les paroles sont si rythmées que cela l'aide à marcher !

Mais lorsqu'il arrive à l'entrée du village, il doit s'arrêter, car une foule avance lentement vers le cimetière. Il attend que les hommes qui portent le cercueil passent tout près de lui pour crier haut et fort :

— D'abord un et après un autre ! *Primu unu è po dopu un'altru* !

Un ami de la famille du mort se détache du cortège et lui flanque un coup de pied dans le derrière :

— Qu'est-ce que tu veux ? Que nous disparaissions tous les uns après les autres ? Il n'y en a pas assez d'un ? Ce n'est pas cela qu'on dit !

Petru Pà est désolé :

— Alors qu'est-ce que je dois dire ?

— Quand tu vois un mort, tu te recueilles ! Tu peux faire un signe de croix en disant *Pater Noster* en latin, *Pâtre Nostru* en corse, ou *Notre Père* en français ! Voilà ce que tu dois faire !

Petru Pà reprend son chemin, en se signant en corse, en latin, en français, et il lui arrive parfois de croiser les pieds !

À la nuit tombée, sur la route déserte, dans un tournant, il surprend un homme qui traîne le cadavre d'un âne. Il s'apprête à l'ensevelir, sans être vu.

Petru Pà accélère le pas et l'interpelle :

— Oh ! Oh ! Attendez avant de l'enterrer !

Et il se précipite vers lui en faisant un grand signe de croix et en criant :

— *Pâtre Nostru, Pater Noster*, Notre Père !

L'homme est d'abord gêné, puis il lui répond en colère :

— C'est pas ça qu'on dit et c'est pas ça qu'on fait !

Petru Pà l'interroge :

— Et qu'est-ce que je dois faire pour aider ?

Pressé d'en finir avec sa corvée, l'individu lui explique :

— Tu vois bien qu'il est tout raide ? C'est qu'il n'y a plus rien à faire ! Alors tu l'attrapes par les pieds et tu m'aides à le traîner !

Petru Pà insiste :

— Et qu'est-ce que je peux dire ?

— Rien, tu ne dis rien !

Alors Petru Pà repart, silencieux. Il marche, marche, marche, s'arrête dans un village, puis se remet en route le lendemain.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsqu'il aperçoit au bord d'un fossé un homme allongé sous un arbre. Il a les yeux fermés et les jambes tendues. C'est un cantonnier qui a débuté sa journée avant l'aube et qui se repose à l'ombre, pendant les heures les plus chaudes.

Petru Pà remarque que ses jambes sont bien raides, et il se dit : « Beh ! Puisqu'il est mort, il n'y a rien d'autre à faire ! »

Il l'attrape par les pieds et il essaie de le traîner. Mais l'homme se réveille en colère, saisit sa faucille et ZZZUUMMM...

Où est-elle allée la tête de Petru Pà ? Où s'est-elle envolée ? Dans les nuages, où elle était déjà ? Est-elle ici ? Peut-être là ? Il y a tellement de têtes comme celle de Petru Pà, qui répètent, qui répètent ce que les autres disent de dire, et qui font ce que les autres disent de faire...





XI

LE DIABLE ET SAINT MARTIN

AU TEMPS OÙ LES HOMMES ET LES SAINTS partageaient la même vie, saint Martin était berger et transhumait dans la région du Niolu. Chaque année, en compagnie d'autres bergers, il menait paître son troupeau sur les pentes herbeuses couronnées des plus hauts sommets. On disait que ces lieux bénis des dieux pouvaient accueillir autant de brebis et de moutons qu'il y avait de grains de sable sur la plage de Galeria.

Un jour, un inconnu surgit de nulle part se présente devant Martin. Les vêtements en désordre, les sourcils broussailleux, il vient proposer ses services. Son air arrogant, son regard fuyant ne le rendent pas très sympathique, mais, n'écoulant que son cœur, le saint homme l'engage comme pâtre et lui fait cette promesse :

— Après l'été, tu pourras repartir avec le début d'un troupeau. Je te laisserai choisir tes bêtes !

L'homme arbore un sourire forcé, et ses yeux brillent d'un éclat jaune et métallique qui éveille la méfiance du saint. Lorsqu'ils se retrouvent le soir pour dormir, chacun sur sa paillasse, une forte odeur de soufre se répand dans la pièce. Pour Martin, il n'y a plus de doute : « C'est sûrement un envoyé du diable, si ce n'est Satan lui-même ! » Sans rien laisser paraître, il annonce qu'il préfère dormir à la belle étoile ; là, il se sent plus près du ciel, il prie et reste vigilant.

Quand arrive enfin le moment de se séparer du pâtre, saint Martin est soulagé. Fidèle à la parole donnée, il lui dit :

— Ce qui est promis est promis, viens choisir quelques brebis !

Le diable, car c'est bien lui, ne cherche plus à dissimuler ses intentions. En ricanant, il dévoile son projet démoniaque :

— Je prendrai une seule bête et toutes les autres suivront ! Je prouverai que toi, le grand protecteur des bergers, tu n'as pas su me résister et que tu n'as pas eu le pouvoir de sauver ton bétail !

Sans hésitation, il se penche par-dessus l'enclos et empoigne par les cornes le majestueux bélier, meneur du troupeau. Mais, au moment précis où il va réussir à décoller l'animal du sol, Martin sort de son manteau la grande croix en métal qui pend sur sa poitrine. Il la

brandit devant le visage du diable qui n'a pas prévu cette parade ! C'est que, tout au long de l'été, le saint homme a pris soin de bien cacher sous sa chasuble en drap épais le crucifix que tout diable craint. Son effet est garanti ! Le diable détourne la tête, car, si son regard venait à rencontrer l'éclat de la croix, son énergie pourrait être anéantie. Et pour se protéger, il met les mains devant ses yeux et puis lâche le bélier ! Il n'a pas d'autre choix : s'enfuir en fulminant sans même pouvoir emporter une seule brebis. Et Martin sourit en remerciant le ciel pour cette victoire sur le Malin...

Mais le diable n'est pas parti très loin. Il s'installe sur un autre versant, près du lac de Ninu, à proximité de la forêt de Valdoniellu. Et cette fois il est bien décidé à tout faire pour gêner la vie des bergers. En trépignant d'impatience, il écorche la terre avec ses pieds fourchus, à la recherche d'une idée.

Un jour, il pense avoir trouvé ! Il jette un regard fulgurant vers la montagne qui se dresse tout autour du Niolu et il vocifère :

— Je deviendrai laboureur ! Mais d'abord il me faut une forge. Le feu ? Je connais. Ici, le bois ne manque pas ! Quant au fer, j'irai le chercher dans les entrailles de la terre et j'aurai toute l'eau du lac pour le faire tremper. Ah ! Ah ! Je suis vraiment digne de Lucifer, notre maître à tous ! Et quand j'aurai réalisé une machine infernale, plus aucun berger ne profitera des pâturages du Niolu !

Durant des mois, le diable s'active pour donner forme à son idée. Et cet endroit charmant devient un véritable enfer. Avec ses arbres mutilés et calcinés, la forêt de Valdoniellu se met à ressembler à un champ de bataille. Les martèlements incessants font fuir les mouflons et les oiseaux. La surface claire du lac se couvre de vapeurs sombres. Et bientôt Satan peut admirer son œuvre car il vient de réaliser une charrue en métal, armée d'ailerons tranchants capables de pénétrer la terre.

Voilà le diable à nouveau près du plateau de Campitellu ! Avec une joie mauvaise, il s'applique à tracer des sillons sur les pentes car il veut y avoir semé du blé avant que les bergers ne s'y installent durant le temps de la transhumance.

Cette année-là, lorsque Martin regagne le Niolu, il découvre avec surprise que là où il mène habituellement son grand troupeau, un diable d'homme s'agite et fait des allers-retours avec un engin flamboyant tiré par deux robustes bœufs. Martin s'approche et reconnaît Satan qui retourne la terre en proférant des injures, car le satané laboureur ne s'attendait pas à trouver un sol aussi sec et caillouteux !

Martin observe Satan un long moment et une idée lui vient. L'air narquois, il s'approche et lui dit :

— Bel engin que tu as là ! Mais je me demande si tu ne devrais pas te contenter comme tout le monde d'une charrue en bois ! Je parie que tu ne sais pas conduire cette puissante machine. Voyons un peu si tu réussis à tracer un sillon parfaitement droit !

Le diable, piqué au vif, serre les dents et relève le défi. Il enfonce le soc de la charrue et lance ses bœufs. Pesant de tout son poids sur le manche, il guide la masse métallique pour qu'elle suive une droite ligne.

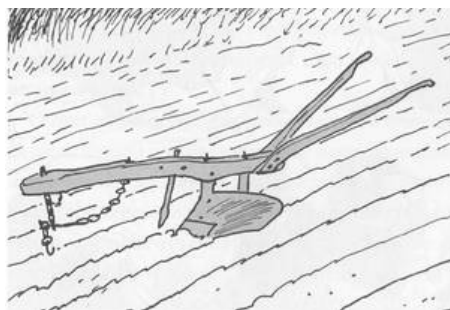
L'espace d'un instant, Martin craint de perdre son pari, puis il reprend confiance, car il aperçoit la pointe d'un rocher qui affleure. Alors, pour mettre toutes les chances de son côté, il décide de suivre de très près le diable et de multiplier les commentaires pour le déconcentrer ! Et ce qu'il désire et appelle si fort de sa prière se produit : le soc heurte la pierre qui dépasse, puis se brise net. En proie à une rage à la mesure de son orgueil et de sa malfaisance, le diable saisit le soc et le projette de toutes ses forces dans les airs. La pièce de métal effilée voltige en sifflant, prend de la vitesse et va s'enfoncer dans la montagne qu'il traverse de part en part, ouvrant une brèche énorme, gigantesque...

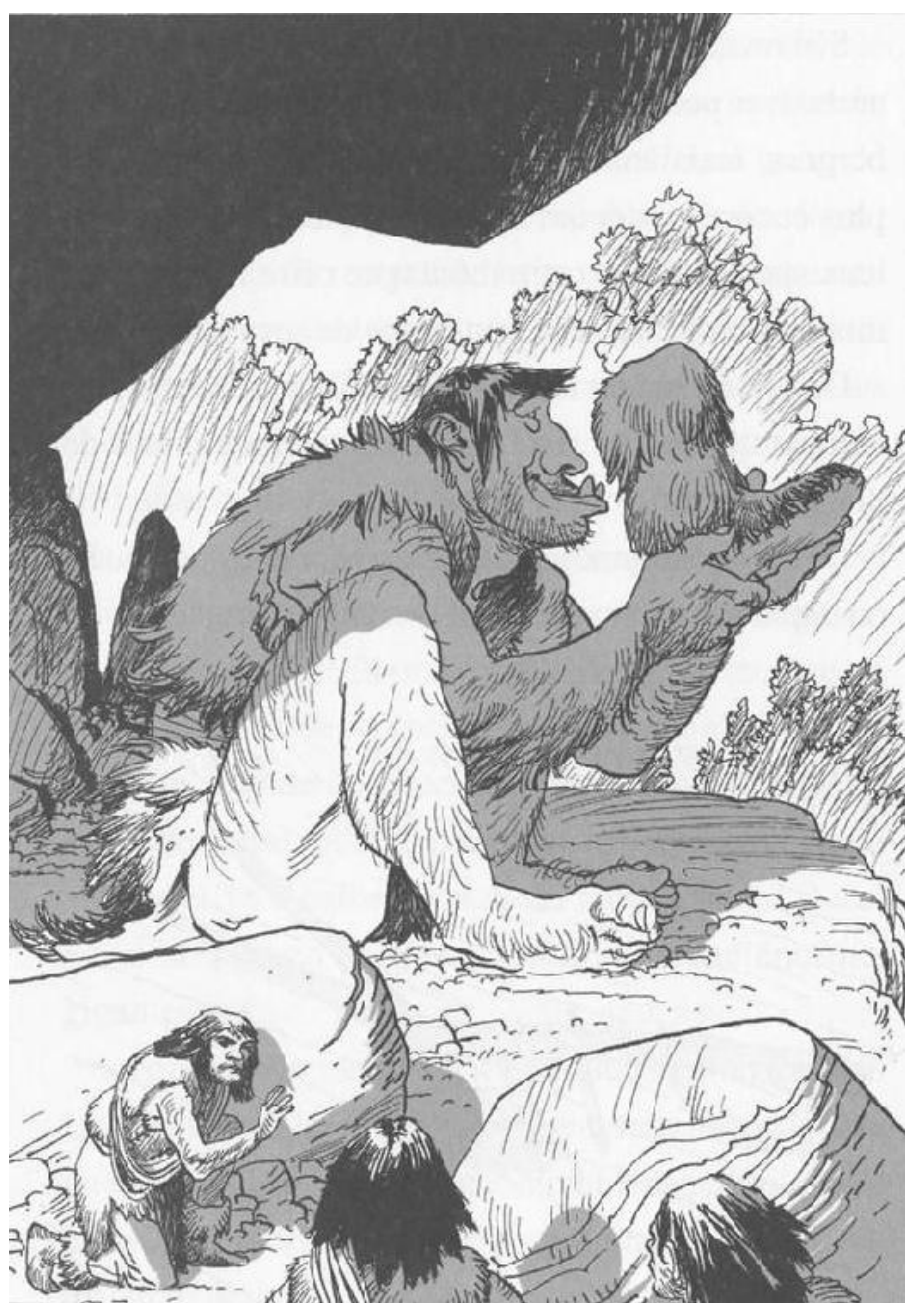
Le diable s'immobilise, les bras dressés vers le ciel. Lorsqu'il les laisse retomber, il se retourne et constate que ses bœufs ont disparu car saint Martin d'un simple geste les a pétrifiés. Berné encore une fois, le diable disparaît de la région !

S'il revenait, il serait mortifié par la beauté de cette arche qui peut servir de refuge non seulement aux bergers, mais à un troupeau entier ! Et il enragerait plus encore en découvrant le fantastique et merveilleux spectacle que cette montagne offre le matin, au moment où le soleil la transperce de ses rayons.

Certains y voient une lumière céleste, d'autres prétendent que cette clarté étrange a quelque chose de diabolique...

Ce lieu est nommé *monte Tafunatu*, montagne trouée, ou *Tafonu di u diavulu*, trou du diable.





XII

LE MAGU

CELA S'EST PASSÉ il y a si longtemps que les menhirs pourraient en témoigner, s'ils se mettaient un jour à parler.

C'était au début des temps. Les hommes, tous des bergers, vivaient près des sommets. Comme ils avaient appris à tailler la pierre, ils s'abritaient dans de petites mais solides *casette* de granit. Pour leurs immenses troupeaux de chèvres et de brebis, ils avaient construit des bergeries et des *casgile*, des *chiostri*, des *mandria* : toutes sortes d'enclos, accolés à leurs habitations.

Ainsi ils pouvaient veiller sur leurs bêtes, même la nuit. Ce n'était pas les loups que les bergers craignaient – ils ne sont jamais arrivés sur l'île –, ils redoutaient l'*Orcu*, un ogre, qu'ils nommaient plutôt le *Magu*, le sorcier, à cause de ses étranges pouvoirs. Ce géant s'était installé avec sa famille dans une grotte profonde située sur le *monte d'Oru*, à quelques enjambées des habitations des bergers. Non seulement il leur volait des agneaux, mais, avec sa voix tonitruante, il réclamait chaque jour du lait – et il n'en avait jamais assez !

Un jour, il avait exigé un jeune cabri. Les bergers qui le lui avaient apporté étaient restés là à l'épier : ils avaient alors remarqué qu'il prélevait l'estomac de l'animal et que la *Maga*, sa femme, le mettait à sécher. Ils avaient fini par découvrir qu'ils ajoutaient au lait un petit bout d'estomac de jeune cabri séché et qu'ils obtenaient du fromage !

C'est ainsi que les bergers ont, eux aussi, appris à faire le fromage et que, durant des siècles, il en a été ainsi dans tous les pays autour de la Méditerranée.

Les bergers auraient dû se réjouir ! Au lieu de cela, ils se sentaient menacés, car les mères craignaient que la *Maga* ne s'en prenne à leurs enfants. Elles s'imaginaient que, d'un simple coup d'œil, cette sorcière pouvait les changer en mygale, en salamandre, en *ghjattumamone* – un redoutable chat sauvage – ou en tout autre animal de son invention. Elles tremblaient, la nuit, lorsque, avec son géant de mari, cette *Maga* venait rôder près des bergeries. Dès qu'elles entendaient leurs pas pesants, les mères cachaient les enfants sous d'épaisses couvertures en

peau d'agneau en leur murmurant à l'oreille : « *Acqua in bocca, i me ziteddi* » – ce qui voulait dire : « Eau dans la bouche, mes enfants ! » Autrement dit : « Pas un mot ! »

Et voilà qu'une nuit, au beau milieu de l'hiver, le Magu pénètre dans les bergeries et, cette fois, il emporte non seulement le lait, mais toutes les outres remplies du petit-lait que les bergers recueillent après avoir égoutté les fromages. Alors les hommes se demandent : – Qu'est-ce que ces sorciers fabriquent avec ce petit-lait qui a un goût plutôt aigrelet ? Il sert à engraisser nos cochons, et eux ils n'en ont pas ! Pourtant ce sont bien les empreintes de ses grands pieds que ce monstre a laissées dans la terre humide !

Les femmes aussi s'interrogent :

— Il faudrait savoir ce que cette Maga mijote dans sa grotte !

Ils ont la réponse le jour même, en fin d'après-midi, car *i Magunelli*, les petits des géants, arrivent à quelques pas des bergeries. Debout sur les grands rochers, ils se régalent d'énormes tartines recouvertes d'un onctueux fromage, tout tremblotant, un nouveau fromage qui a l'air succulent. Leurs grognements de plaisir résonnent dans la vallée et donnent aux enfants des bergers une irrésistible envie de goûter ce fromage. Ils se mettent à harceler leurs mères :

— Pourquoi nous, nous n'avons jamais rien d'aussi bon à manger ?

Elles tentent de les calmer :

— Ils veulent vous faire croire que c'est délicieux, simplement pour vous faire rager. Vous savez bien, pourtant, qu'un fromage trop frais ne peut pas être savoureux !

Les enfants ne s'en laissent pas conter :

— Oui, mais celui-là paraît succulent !

C'est plus que les mères n'en peuvent supporter. Furieuses, elles se réunissent et disent :

— *Ava basta ! Sta Maga hè troppu !* Maintenant ça suffit ! Cette Maga a exagéré !

— *U troppu stroppia !* Trop, ça blesse ! Il va falloir que cette sorcière explique comment elle réussit un fromage si léger qui semble délicieux, alors qu'il vient d'être fait.

Une femme, plus hardie que les autres, propose :

— Et si nous trouvions un moyen de les obliger à nous révéler leur secret ?

Toutes savent qu'il leur faudra utiliser la ruse et non la force, et qu'il est préférable de s'attaquer au Magu plutôt qu'à la Maga, trop dangereuse et plus maligne...

Durant des heures, les femmes cherchent, parlent, chuchotent. On pourrait croire qu'elles bavardent, mais elles réfléchissent et elles finissent par trouver une idée !

Elles se mettent à danser en chantonnant :

« Faisons-lui une botte géante
Versons-y de la colle brûlante
Quand il l'aura chaussée
Il sera prisonnier. »

Sans plus attendre, elles se précipitent vers les clôtures qui bordent les enclos et elles décrochent les plus belles peaux de sanglier mises à sécher depuis l'été. Elles s'apprêtent à les tailler, lorsque l'*Anticonu*, le plus vieux des bergers – qui reste des heures assis sur une pierre à regarder passer les nuages –, agite son bâton et les interpelle :

— Hé ! Hé ! D'abord, il faudrait mesurer l'empreinte de son pied !

Comme il n'existe aucun instrument, il prend appui sur son bâton, et va poser sa main sur la trace que l'ogre a laissée dans la terre humide. Il écarte bien les doigts et, entre le pouce et le petit doigt, il mesure : *un palmu, dui palmi, tre palmi* ! Il doit compter jusqu'à sept empan(4) pour la longueur et trois et demi pour la largeur.

Durant plusieurs jours, tout le monde s'active au bord du torrent. On trempe les peaux, on les frotte sur la pierre et on en fait du cuir. Puis on taille, assemble et coud de grands morceaux avec du lin, le plus solide qui soit. Pour renforcer les coutures, on ajoute du crin de cheval. Ce jour-là, les hommes et les femmes inventent la plus belle des chaussures montantes, la première botte qui ait jamais existé sur cette île de la Méditerranée.

Mais les filles trouvent que le cuir ne brille pas assez, alors elles vont visiter les ruches et ramènent de la cire pour faire luire et reluire la botte qui se met à briller comme du vieil or.

Les garçons, eux, vont dans la forêt couper des branches de houx qu'ils font tremper puis chauffer dans un chaudron pour obtenir de la poix. C'est qu'ils connaissent le secret de la colle utilisée par les oiseleurs ! Lorsqu'elle devient souple et brûlante, les hommes la versent dans la botte. Et sans perdre un instant, les bergers les plus courageux s'enveloppent dans leur *pilone*, et en silence, ils partent dans la nuit, en emportant plusieurs *fune*, de solides cordes tressées avec les longs poils de chèvre.

Par le plus court des raccourcis, ils grimpent jusqu'au sommet, jusqu'au *monte d'Oru*, et ils déposent l'énorme botte devant l'entrée de la grotte du Magu. Puis ils attendent, postés derrière de grands rochers...

Lorsque, au petit matin, le Magu se réveille avec le soleil et qu'il voit cette merveilleuse botte briller comme de l'or, il n'a qu'une envie : la chausser !

Car sa femme n'a jamais eu l'idée d'imaginer pour lui une telle chaussure. Fou de joie, il y fourre son gros pied velu et il se met à pousser des hurlements qui font trembler la montagne et fuir les animaux sauvages !

Il trépine, il fait des bonds. Mais plus il saute, plus il reste collé. Il voudrait retirer cette maudite botte qui lui brûle la plante du pied, alors il la coince entre deux rochers, et *issa, issa*, il tire de toutes ses forces, mais il ne réussit qu'à arracher les énormes touffes de poils qu'il a sur son gros orteil. Furieux, irrité par la douleur, il tente d'enjamber la montagne pour tremper son pied dans la rivière qui coule au fond de la vallée. Comme il n'a qu'une seule jambe bottée, il s'écroule sur place et roule au milieu des rochers ! Les bergers, qui n'attendaient que cela, jaillissent de derrière leur cachette en criant :

— *Vittoria ! Vittoria ! U Magu hè nostru !* Victoire ! Victoire ! L'ogre est à nous !

Et tous ensemble, ils bondissent sur lui ! Ils le ligotent, l'entortillent, le ficellent comme un gros paquet, comme un gros *lonzu*(5) ! C'est qu'avec *les fune*, qui sont des cordes un peu élastiques, le Magu est bel et bien prisonnier. Il peut à peine respirer !

Les bergers laissent éclater leur joie et tournent autour de lui en chantant :

« *L'ogre est prisonnier, tralalala-laleru*

L'ogre ne peut s'échapper, tralala-leru-la. »

Le Magu, immobilisé et abasourdi par toutes ces voix qui résonnent si fort dans la montagne, s'avoue vaincu. Il supplie les bergers :

— Si vous me rendez la liberté, je vous livrerai un secret merveilleux : je vous apprendrai à faire un fromage qui sera un régal pour vos enfants !

Du fond de la grotte, la Maga se met à le traiter de tous les noms d'idiots :

— *Imbicillò, scimiò, sciuccò, besgiulu, tontu !* Imbécile, stupide, crétin, simplet, niais, ne leur donne pas ce secret-là ! Une fois qu'ils l'auront, ils te tueront !

Lui est persuadé que les bergers possèdent des pouvoirs supérieurs aux siens, puisqu'ils ont réussi à le piéger, et il croit qu'il aura la vie sauve s'il leur révèle le secret de leur dernière invention. Alors il leur dit :

— C'est ma femme, grande magicienne, qui a eu l'idée de mêler le petit-lait au lait entier ! Elle le fait chauffer très lentement, dans un grand chaudron, en remuant. Mais attention ! Il ne faut surtout pas faire bouillir, cela pourrait durcir.

Et il ajoute :

— Le *brocciu*(6) – c'est le nom que nous lui avons donné – se mange aussi bien salé que sucré !

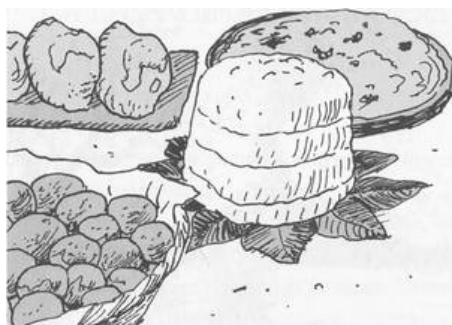
Furieuse d'entendre divulguer son plus grand secret et en rage contre son mari qui ne l'a pas écoutée, la Maga décide aussitôt de quitter le pays et s'enfuit par une issue aménagée au fond de la grotte.

Elle descend vers la mer avec ses enfants. Certains disent qu'arrivée

sur la côte, elle a craint de perdre ses pouvoirs en se trempant dans l'eau salée. Alors, elle a décidé de se transformer en un fantastique rocher tout grimaçant, après avoir changé son garçon, puis sa fille en étranges cailloux géants. Et lorsque le Magu, libéré par les bergers, l'a rejointe, elle lui a jeté un mauvais regard et elle l'a pétrifié lui aussi !

En passant près de Scandula, au milieu des rochers de porphyre, on peut les apercevoir, rougis par la colère. Ils sont en train de se disputer à cause du secret révélé aux bergers, il y a si longtemps qu'on ne sait plus quand...

C'est depuis ce temps-là qu'en Corse on connaît le brocciu ! Et comme il est magique, on le glisse dans les plats salés, dans les desserts sucrés, dans les *frittati*, les *fritteddi*, les *fiadoni* et les *imbrucciati*(7)...





XIII

LA LÉGENDE DES AMANDIERS

CETTE HISTOIRE a commencé avec une violente tempête d'équinoxe.

On avait vu arriver près des côtes de Corse, dans un golfe qui était alors sous la protection d'un émir espagnol, un étrange bateau à la proue en forme de dragon. Un drakkar !

Au moment de repartir, le navigateur venu du Grand Nord décida d'offrir à l'émir ce qu'il avait de plus précieux à son bord : une princesse captive d'une telle beauté qu'à sa vue l'émir resta sans voix, tant il était troublé.

Il pensait d'abord qu'il avait été surpris, ébloui par l'étrange blondeur de sa chevelure, la pâleur lumineuse de son teint, la transparence de ses yeux, mais très vite, il comprit qu'il aurait donné sa vie pour cette fragile jeune femme au regard perdu...

Gita – c'était son nom – apprit à aimer cet homme bon et délicat qui n'agissait pas en maître et lui faisait partager sa passion pour cette terre. Mais il avait beau l'emmener à cheval pour lui faire respirer les senteurs fortes du maquis et découvrir des jardins où mûrissaient en plein hiver grenades, oranges, mandarines, aucune lueur de plaisir ne venait éclairer les yeux de la princesse. Et plus le temps passait, plus Gita devenait pâle et triste.

Au printemps, ses gestes traduisaient une telle lassitude qu'il fallait se rendre à l'évidence : elle devait souffrir d'une maladie inconnue.

L'émir décida de faire venir à son chevet les médecins les plus réputés : ils arrivèrent de Madrid, de Lisbonne, de Séville, mais aucun n'osa se prononcer.

Il s'adressa alors à un vieil homme, un peu devin, qui, après avoir dévisagé Gita, murmura à l'oreille de l'émir :

— Ta femme dépérit, si loin de son pays. Si tu veux la sauver, mets la neige à ses pieds.

L'émir, désespéré, se disait : « Comment faire ? Même si j'y parvenais, cette neige fondrait avec le soleil ! »

À ce moment-là, son meilleur ami, qui avait passé une partie de sa vie à voyager, lui rendit visite. Pour divertir l'émir et lui faire oublier son chagrin, il lui raconta longuement ses escales : il décrivit les gens, et surtout les paysages qu'il avait vus. Et comme il connaissait toutes les grandes îles de la Méditerranée, il lui donna ce conseil :

— Tu sembles ignorer que l'île où tu te trouves possède en son centre de magnifiques montagnes où la neige demeure parfois jusqu'à l'été ! Pourquoi ne pas aller dans l'arrière-pays ?

Sans hésiter, l'émir mit tout en œuvre pour s'installer avec Gita dans l'intérieur des terres.

C'est ainsi que, dans une haute vallée couronnée de pics étincelants de blancheur, on vit bientôt s'élever une demeure d'un style inhabituel que les gens du pays baptisèrent le *palazzu*.

Gita sembla retrouver un peu d'entrain et de gaieté.

Mais avec l'été une terrible chaleur s'abattit sur le pays. La neige ne put lui résister. Et les bergers assuraient que l'hiver à venir serait doux.

Gita redevint pâle et triste, comme si à nouveau la vie la quittait.

Encore une fois l'émir envoya chercher les médecins les plus réputés. Cette fois, ils arrivèrent de Gênes, de Rome et de Pise. Tous parlèrent de « *picundria* », une tristesse malade, et du mal du pays. Ils affirmèrent que cette fragile jeune femme n'avait plus que trois années à vivre et ils se retirèrent.

Le malheureux émir se tourna alors vers la *signadora*, une guérisseuse initiée à la manière d'éloigner le mauvais œil. Elle demanda une mèche des beaux cheveux de lin de Gita, la plaça sous une assiette remplie d'eau, puis elle trempa le petit doigt dans une lampe à huile et, après avoir fait tomber quelques gouttes à la surface, elle murmura des mots secrets.

Elle recommença trois fois, car elle ne parvenait pas à rassembler la totalité des gouttes d'huile qui avaient éclaté en mille particules à la surface de l'eau !

Persuadée que la guérison ne pouvait dépendre d'elle, la *signadora* s'adressa alors à l'émir :

— Le mal vient de trop loin ! Toi seul pourrais la sauver si tu acceptais d'écouter tes rêves.

La nuit suivante, l'émir fit un songe : il vit sa femme penchée vers la plaine qui s'étendait toute blanche à ses pieds. Elle avait sur ses lèvres un sourire. Puis son ami lui apparut et près de lui glissait un bateau. Brusquement réveillé, il repensa aux paroles du sage : « Si tu veux la sauver, mets la neige à ses pieds ! » Il se souvint alors de la longue conversation qu'il avait eue avec son ami, à propos de petits arbres qui poussaient du côté du Bosphore.

Sans attendre l'aube, l'émir sauta sur son cheval, un rapide pur-sang, et par le plus court chemin il atteignit le port d'Aiacciu où une galère venue d'Orient s'apprêtait à hisser les voiles. Il parla longuement avec l'équipage, puis revint chez lui rassuré et, pour la première fois, confiant.

Quelques mois plus tard, l'émir était à nouveau sur le quai à attendre sa marchandise, en provenance d'Asie Mineure.

« Ces petits arbres sont mon dernier espoir », se répétait-il en aidant les hommes à décharger des centaines et des centaines de sacs d'où dépassaient des racines terreuses.

Et il dépensa toute sa fortune pour les faire planter dans la plaine et sur les pentes de la vallée.

L'hiver suivant, alors que sa femme n'avait plus la force de marcher, il la prit dans ses bras et il la porta jusqu'à la véranda qui surplombait la vallée.

Gita pleurait et souriait en même temps. Elle souriait ! Car savez-vous ce qu'elle voyait ?

Dans la plaine, et sur les pentes, à perte de vue, elle voyait une neige toute fraîche qui venait de tomber. Elle voyait la neige à ses pieds !

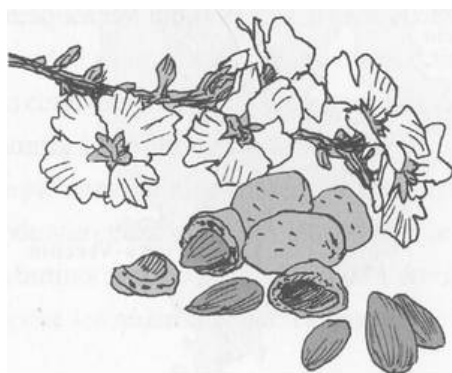
Seul l'émir savait que ce qu'elle croyait être de la neige était la floraison de ces milliers d'arbres qu'il avait fait planter en secret dans la plaine et sur les flancs de la vallée. Son ami ne lui avait pas menti, ces arbres légers et miraculeux que l'on nomme amandiers fleurissaient bien en plein hiver.

Le devin aussi avait dit vrai. Dès l'instant où les yeux de Gita s'étaient posés sur tous ces pétales blancs, tourbillonnant au moindre vent comme des flocons, la tristesse ne voila plus jamais son regard. Elle reprit goût à la vie, jour après jour.

C'est depuis ce temps-là que les amandiers fleurissent dans l'île et qu'à chaque mariage, ou à chaque occasion heureuse, on offre des dragées où se cache toujours une amande !

Et cette coutume s'est répandue un peu partout, même au-delà de la Méditerranée.

À croire que les hommes et les femmes du monde entier ne sont pas si différents quand il s'agit d'être heureux.



0 10 20 30 40 50 km

MÉDITERRANÉE

MER TYRRHÉNENNE

CAP CORSE

Erbalunga

Bastia

St Florent

Île Rousse

Calvi

BALAGNE

NEBBIO

Ponte Leccia

NIOLO

CASTAGNICCIA

Corte

Aléria

CINARCA

Ajaccio

VALINCO

Propriano

ALTA ROCCA

Sartène

Porto-Vecchio

Bonifacio



POSTFACE

LES ÎLES sont des territoires à part, isolées par la mer et tournées vers l'infini. Elles apparaissent comme des lieux de rêve, des lieux d'où l'on rêve...

La Corse, qui est baignée par une mer mythique – une mer-mémoire –, la Méditerranée, a suscité depuis la plus haute antiquité les convoitises et les rêves des conquérants : Grecs, Étrusques, Romains, Byzantins, Barbaresques, Génois et leurs rivaux Aragonais s'y sont succédé avant qu'elle ne devienne française.

Mais cette terre n'est pas seulement une île, elle est une montagne de granit où, dès les premiers temps, un peuple semi-nomade a inscrit son histoire, ses règles de vie et ses rêves dans la pierre : le diable et saint Martin s'y affrontent, rappelant l'éternel conflit qui oppose les sédentaires et les nomades ; une mère pétrifie sa fille, réaffirmant des valeurs familiales dont les femmes sont les gardiennes...

Ces récits, qui portent la marque d'anciennes civilisations méditerranéennes – grecque et romaine en particulier –, témoignent d'une histoire mouvementée.

Mêlant réalisme et imaginaire, légendes et contes font surtout la part belle au berger. Que le lecteur ne s'étonne pas si cet homme solitaire campé sous son lourd *pilone* dialogue avec le mois de mars et ruse avec les maux de l'hiver – contre lesquels au ^{xx}e siècle la science n'a pas trouvé de parade ! Il ose même défier Falcina la Mort, car il sait que seul le Destin décide ! Tel Ulysse ce « héros d'endurance », le berger poursuit son infatigable odyssée, de la mer à la montagne et de la montagne à la mer, n'hésitant pas à affronter un ogre sorcier ou à capturer une fée serpente pour s'emparer des secrets de la nature, seule détentrice de la véritable richesse...

Pour composer ces libres adaptations, à l'exception du récit *La bergère ligure* emprunté à l'écrivain-historien latin Salluste, j'ai puisé dans la mémoire familiale, mené des enquêtes personnelles et exploré les collectes de chercheurs.

C'est grâce à Jean-Baptiste Frédéric Ortoli qui en son temps – à la fin du ^{xix}e siècle – a été le premier à s'intéresser aux veillées dans la région de Sartène que la légende de *La Fée du Rizzanese* a pu être une source d'inspiration.

Sans l'écrit de l'écrivain et poète Carulu Giovoni da Bozi paru en 1950 y aurait-il encore des traces du récit de *La pierre du Sarrasin* dans la mémoire collective du Valincu ?

Et que dire de l'ampleur des collectes réalisées par Geneviève Massignon entre 1951 et 1959 dans le Niolu, la Castagniccia, la région de Bastia et celle du Cap Corse ? Repérés au milieu de cette moisson de contes : *L'homme qui répète sans comprendre* qui a inspiré *Petru Pà* et *le Mal de tête, le Point de côté et la Mort*. Ces deux récits empreints d'humour et de philosophie mettent en lumière quelques facettes du caractère corse.

Un remerciement particulier à Mathée Giacomo-Marcellesi pour avoir sauvé de l'oubli la légende du *Conti Pazzu* transcrite à partir d'une version recueillie en 1979 à Zonza, de la bouche de Don Jacques Cucchi, originaire de Carbinu. Avec le recueil *Contra salvatica*, cette linguiste anthropologue a pu enrichir le patrimoine oral de la Corse par des versions originales faisant écho à la mythologie grecque. Elle conforte l'opinion de Geneviève Massignon selon laquelle les Contes corses seraient « *un trait d'union entre les peuples Méditerranéens* ».

J'ai essayé de retrouver l'intensité et l'énergie des légendes, la théâtralité et la vivacité des contes pour qu'ils continuent de fasciner et de divertir les petits et les grands. J'espère que ces adaptations en restitueront l'ambiance et qu'au-delà de ce voyage dans l'imaginaire insulaire, chacun, chacune, fera son propre chemin...

BIBLIOGRAPHIE

La Vallée du Taravu, Contes et légendes, CARULU GIOVONI DA BOZI, 1950.

Les Contes populaires de l'île de Corse, JEAN-BAPTISTE FRÉDÉRIC ORTOLI, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1967.

Histoire secrète de la Corse, JEAN-VICTOR ANGELINI, Albin Michel, 1977.

Contes corses, GENEVIÈVE MASSIGNON, éd. A. et J. Picard, 1984.

Contra Salvatica. Légendes et contes de la Corse du Sud, suivis des chansons de J. A. Culioli, MATHÉE GIACOMO MARCELLES, Edisud, 1989.

Francette Orsoni

Je suis née en Corse dans un village de montagne, avec la mer au bout des yeux, dans une famille où la parole conteuse a toujours circulé – celle des femmes autant que celle des hommes.

Plus tard, le goût des mots m'oriente vers des études de littérature à la Sorbonne et j'y découvre que la culture corse facilite l'accès à la poésie surréaliste. Après un détour par le théâtre et la peinture, je reviens dans mon village d'où je trace mes « sentiers et routes de la poésie » : récit, poésie, aquarelle et gravure.

Des recherches autour d'une légende perdue me ramènent sur les chemins de la tradition orale ! Pour transmettre ces récits anciens, je choisis de les raconter avec mes mots. Qu'ils inspirent des spectacles ou des publications, ils répondent à ce besoin d'émerveillement et de partage qui nous maintient en vie...

Benoît Springer

Benoît Springer débute sa carrière en 1995 comme auteur de bande dessinée. Il collabore avec des scénaristes (Gibelin, Sevestre) sur plusieurs séries fantastiques (*Terres d'ombre*, *Volunteer*) avant de se tourner vers des univers plus intimistes avec Séverine Lambour (*3 ardoises*, *On me l'a enlevée*), puis, plus récemment, Zidrou avec *Le beau voyage*. Il écrit et dessine son premier scénario : *Les funérailles de Luce*.

En parallèle, il se consacre à l'illustration sous toutes ses formes, jeunesse (Fleurus), scolaire (Hatier), ado-adulte (Nathan, Hachette) ainsi que des illustrations et du character design pour le jeu vidéo (*Alone in the Dark*, *Highlander*, *Drakerz*).

Il crée en collaboration avec Séverine Lambour des applications de cours de dessin pour iPhone/iPad : *Dessiner, ça s'apprend !*

1 Partie sud de la Corse, où régna longtemps un système féodal, par opposition à l'autre moitié de l'île – *a Terra di u cumunu* –, où la population avait instauré le vote et le libre parcours des bêtes.

2 Littéralement « mauvais air ». Autre nom du paludisme, maladie transmise par les moustiques, éradiquée en Corse après la Seconde Guerre mondiale.

3 Arbuste aux feuilles persistantes très présent dans le maquis corse. Symbole de permanence et de fertilité, il était utilisé comme arbre de Noël et lors des mariages.

4 Distance comprise entre l'extrémité du pouce et du petit doigt, les doigts écartés ; soit de 22 à 24 centimètres.

5 Morceau de porc roulé et ficelé à l'allure d'une énorme saucisse.

6 Réalisé avec du lait (et du petit-lait) de brebis ou de chèvre, il est à la fois un dessert et un fromage frais.

7 Spécialités corses : omelettes, beignets (présents pour toutes les fêtes), tartes au citron, tartelettes parfumées à l'orange.